

Cahiers LITUANIENS

N°20 - Automne 2021 - 22^e année



A. Moncys.
63

Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°20 / 2021
Strasbourg, automne 2021

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris), de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar)
et de la Région Grand Est (Strasbourg).

Illustration de couverture :

Antanas Mončys, *Fantôme*, gouache, crayon noir et craie blanche, 1963
(collection particulière)

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Caroline Paliulis,
Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau.

Crédits photographiques :

Krantai / Éditions Erwin Burda : p. 4, 36, 41, 47.

La Contemporaine : p. 14, 16, 18, 19, 20, 21.

Lietuvos nacionalinis muziejus : p. 23.

Philippe Edel : p. 25, 35.

Éditions Mintis : p. 28.

Éditions Lariologo : p. 28.

Muséum national d'histoire naturelle : p. 29, 31.

Ville de Strasbourg : p. 32.

Antano Mončio namai-muziejus : p. 33, 34.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2021

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Tous droits réservés

Site web et mise en ligne : Frédéric Cottart

<http://www.cahiers-lituniens.org/>

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Éditorial

Ce 20^e numéro de la revue s'ouvre sur le dernier texte qu'Emmanuel Kant publia de son vivant, en 1800, en postface du dictionnaire lituanien-allemand de son ami Christian Mielcke. Dans cette courte analyse reproduite ici intégralement, le fondateur de la philosophie classique allemande évoque sa vision du caractère des Lituaniens et l'intérêt qu'il attache à la particularité de la langue lituanienne. Le texte est présenté par la linguiste Ona Aleknavičienė, chercheuse à l'Institut de la langue lituanienne à Vilnius.

Quelques années plus tard, lors de la campagne de Russie de Napoléon, le chirurgien en chef de la Grande Armée, Dominique-Jean Larrey, fut de passage à Vilnius. Ce savant est aujourd'hui reconnu comme un des pionniers de la chirurgie militaire d'urgence. À Vilnius, il visita le cabinet anatomique de l'université, où il fit d'étonnantes découvertes que nous présente Piotr Daszkiewicz, historien des sciences au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

C'est durant la première moitié de ce XIX^e siècle que le médecin et professeur de l'université de Vilnius Joseph Frank rédigea ses Mémoires et les réunit à ceux de son père, Jean Pierre Frank, également médecin et célèbre à l'époque en Europe comme pionnier de la santé publique. Totalisant près de 3 500 pages, ce volumineux manuscrit constitue un remarquable témoignage historique sur les pratiques médicales et la vie sociétale et culturelle en Europe pendant près d'un siècle, entre 1745 et 1842, à travers les observations et anecdotes de ces deux médecins qui allient carrière professorale et vie errante. Écrits en français et conservés à la section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Vilnius, les Mémoires n'ont jamais été publiés dans leur version originale, alors que plusieurs chapitres ont été traduits, édités, voire réédités en plusieurs langues dont le polonais, l'allemand, l'anglais. Après le lituanien, c'est en italien que les Mémoires sont mêmes sur le point d'être intégralement publiés en cinq volumes, grâce à la persévérance de l'historien italien Giovanni Galli, qui nous présente ici le « roman » de ce texte.

En 1918, plus de six cent notables du nord de la France sont déportés vers la Lituanie par les autorités allemandes en représailles des internés alsaciens-lorrains détenus en France depuis 1914. Julien Gueslin, conservateur en charge du musée de La Contemporaine à Nanterre et historien spécialiste des pays baltes, nous narre cet épisode méconnu de la Grande Guerre.

Le centenaire en 2021 de la naissance d'Antanas Mončys, sculpteur lituanien qui vécut et travailla surtout en France, est l'occasion de redécouvrir les œuvres que l'artiste laissa à la postérité, dont l'étonnant *Fantôme*, en couverture de ce numéro, ainsi que la « Pietà de Strasbourg », la belle et originale stèle funéraire qu'il réalisa en 1953 pour la sépulture à Strasbourg de Veronika Karvelienė-Bakšytė, la présidente en exil des organisations féminines catholiques de Lituanie.

Comme de tradition, le numéro s'achève avec des textes de fiction. Il s'agit cette fois de cinq chants populaires traditionnels, les fameux *dainos*, extraits d'un ouvrage paru en 1948 à Fribourg-en-Brisgau. Sélectionnés par la folkloriste Gražina Krivickienė, les chants sont précédés d'une introduction et d'une préface de l'ethnologue Jonas Balys et illustrés par le peintre Viktoras Petravičius, dont nous reproduisons plusieurs gravures.



Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
Les Lituanien·s vus par Emmanuel Kant	6
<i>Ona Aleknavičienė, chercheuse en chef du Centre de recherche sur le patrimoine écrit de l'Institut de la langue lituanienne, Vilnius</i>	
Les otages français de représailles en Lituanie (1918)	12
<i>Julien Gueslin, conservateur en charge du musée de La Contemporaine, Nanterre, et chercheur partenaire aux Universités de Strasbourg et de Paris I</i>	
Le roman des Mémoires de Joseph Frank	23
<i>Giovanni Galli, historien, curateur de la traduction italienne des Mémoires de Joseph Frank, Milan</i>	
Guillotine, testicule et nain sauvage : les étonnements du chirurgien Larrey lors de sa visite au cabinet anatomique de Vilnius	29
<i>Piotr Daszkiewicz, chargé de mission scientifique, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	
La Pietà de Strasbourg d'Antanas Mončys	32
<i>Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, Strasbourg</i>	
Dainos, vieux chants populaires lituaniens	36
<i>Introduction de Philippe Edel, préface de Jonas Balys, sélection de Gražina Krivickienė, traduction de Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis</i>	
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	48

Les Litvaniens vus par Emmanuel Kant

Ona Aleknavičienė, Institut de la langue lituanienne, Vilnius



Emmanuel Kant.

La postface qu'Emmanuel Kant rédigea pour le dictionnaire de Christian Gottlieb Mielcke permet de réunir ces deux figures marquantes et d'explorer les liens qui existent entre Königsberg et la Lituanie prussienne, entre les Allemands et les Litvaniens, entre la philosophie et la philologie qui se sont beaucoup plus rapprochées au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles.

Le fondateur de la philosophie classique allemande, Emmanuel Kant (1724-1804), naquit et vécut toute sa vie à Königsberg. Il considérait qu'il avait des origines écossaises. Son grand-père semblait avoir émigré d'Écosse vers la Prusse à la fin du XVII^e siècle ou au tout début du XVIII^e siècle. À son arrivée en Prusse, il s'installa à Tilsit (Tilžė)¹.

Selon certaines sources, Emmanuel Kant serait même d'origine lituanienne. On dit que son arrière-grand-père fut Richard Kandt (mentionné en 1667), qu'il tenait une taverne à Verdainė, près de Šilutė et ne parlait même pas l'allemand. Son fils, le grand-père d'Emmanuel Kant, Hans Kandt exerçait le métier de sellier. Il obtint le titre de maître-artisan à Tilsit et s'installa en 1671 à Memel (Klaipėda). Le père de Kant, Johann Georg Kant, déménagea de Memel à Königsberg où il vécut également de son métier de sellier².

Quant à Christian Gottlieb Mielcke (1733-1807) – Kristijonas Gotlybas Milkus en lituanien –, il fut un propagateur de la langue lituanienne. Né à Georgenburg (Jurbakas), en Lituanie prussienne, il fut maître de chœur³ à Pillkallen (Pilkalnis) et enseigna le lituanien à Königsberg où il fut l'une des figures les plus brillantes et les plus éminentes de l'écriture lituanienne à son époque.

Certains chercheurs ont été intrigués par le fait qu'une des arrière-grand-mères de Kant se nommait Anna Mielcke⁴, ce qui leur permit de supposer un lien de parenté entre le professeur de l'université de Königsberg, Emmanuel Kant, et le kantor de Pillkallen, Christian Gottlieb Mielcke. C'est grâce à

¹ Kristina Rickevičiūtė, « I.Kanto požiūris į lietuvių kalbą ir kultūrą », in : *Problemos*, t. 1, 1968, p. 56-58 ; Nerija Putinaitė, « (Ne)lietuvis Kantas », in : *Naujasis židinys-Aidai*, Nr. 7-8, 2003, p. 389-396.

² Kristina Rickevičiūtė, *op. cit.* p. 56-58 ; Nerija Putinaitė, *op. cit.* p. 389-396.

³ Kantorius en lituanien.

⁴ Wilhelm Meyer, « Kants Urgroßmutter Anna Mielcke », in : *Altpreussische Geschlechterkunde*, Bd. 1, 1927, S. 122.

leurs liens d'amitié et peut-être donc aussi de parenté que le texte de Kant est apparu sous forme d'une postface d'un ami (« Nachschrift eines Freundes ») introduit dans le dictionnaire de Mielcke, *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Wörter-Buch*, édité en 1800 à Königsberg. Toutefois, des données fiables et vérifiables manquent sur l'origine lituanienne de Kant et sur les liens de parenté ou d'amitié avec Mielcke.

La postface de Kant « Nachschrift eines Freundes » est l'un des quatre textes faisant partie du dictionnaire, dont trois préfaces. La première a été rédigée par l'auteur lui-même, la deuxième par le professeur de l'Académie des arts de Berlin Daniel Jenisch (1762-1804) et la troisième par le haut fonctionnaire prussien en poste à Gumbinnen (Gumbinè) Christoph Friedrich Heilsberg (1726-1807). Tous les textes, rédigés en allemand, visent le même objectif pragmatique, à savoir celui de reconnaître le bien-fondé de l'utilité d'un dictionnaire lituanien-allemand et allemand-lituanien. Par ailleurs, ces préfaces et postface développent, chacune à sa manière, l'idée sous-jacente de la nécessité de défendre la nation et la langue lituaniennes.

La postface de Kant ne peut être dissociée des trois introductions, étant donné que, dès sa première phrase, il se réfère à elles (deux sont signées en 1799). Ces textes lui ont permis de comprendre combien est importante la sauvegarde de l'identité du Lituanien de Prusse et que le meilleur moyen pour cela est la conservation de sa langue et de sa pureté. En effet, Heilsberg affirma dans sa préface qu'il était déconseillé d'introduire la langue allemande en Prusse en tant que langue commune pour l'ensemble du pays. Ses arguments étaient les suivants : si les Lituaniens perdent leur langue, ils perdront aussi leur caractère et leur identité nationale. Bien que Heilsberg fût un haut fonctionnaire et conseiller de guerre et des domaines, il ne voyait pas l'utilité de cette mesure et considérait qu'il revenait aux fonctionnaires d'État d'apprendre la langue de la province, et non pas l'inverse.

Kant a étayé la vision du caractère des Lituaniens évoqué dans les préfaces de Heilsberg et de Jenisch. Il ajouta que le Lituanien n'est pas obséquieux, ni arrogant, mais serviable, courageux, fier et fiable. La nation ayant un tel caractère peut apporter beaucoup de bienfaits à l'État. En ce qui le concerne, Kant avait plutôt une approche savante, c'est pourquoi ni les particularités du caractère, ni l'utilité envers l'État ne lui semblaient les choses les plus marquantes. L'important pour lui résidait dans la valeur de la langue du point de vue de l'étude scientifique, surtout pour les sciences historiques consacrées à la période des anciennes migrations de peuples (aux IV^e-VI^e siècles). Pour Kant, la langue d'une nation très ancienne et isolée sur un petit territoire pouvait servir de source de données.

Dans sa postface, Kant mentionne également le professeur Johannes Erich Thunmann (1746-1778) de l'université de Halle qui étudia les migrations de peuples. Ses œuvres telles que *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen*

europäischen Völker (1774) et *Untersuchungen über die alte Geschichte einiger Nordischen Völker* (1772) s'appuient sur les données issues de l'étude des langues dont le lituanien. Il mentionne également une autre figure de l'époque qui appréciait énormément les travaux de Thunmann, à savoir Anton Friedrich Büsching (1724-1793). Il s'agit de l'éditeur des œuvres de Thunmann, géographe allemand, ayant publié une carte de la Pologne et de la Lituanie (1770) et une œuvre sur l'histoire des luthériens et des réformés au royaume de Pologne et au grand-duché de Lituanie : *Neueste Geschichte der Evangelischen beyder Confeßionen im Königreich Polen und Großherzogthum Litauen, von 1768 bis 1783* (1784-1787).

La mention du nom des célèbres chercheurs dans sa postface démontre que Kant connaissait les études des historiens européens et que les données de la langue se transforment en instruments d'étude de l'histoire des nations et des États. Sa vision sur l'importance des données de la langue est liée aux postulats de Jenisch selon lesquels la langue pour un historien devient souvent « *un fil miraculeux menant par un chemin fiable à travers les ténèbres de l'Antiquité et des origines des nations, à travers le labyrinthe des migrations et de la mixité* ». En plus, la langue lituanienne se révèle essentielle pour les chercheurs travaillant dans le domaine des liens de parenté entre les langues.

Pour Kant, il paraît donc très important de sauvegarder la particularité de la langue lituanienne. Et même si la langue de chaque nation n'est pas aussi importante pour la science que le lituanien, Kant pense que chacune doit être enseignée dans les écoles et dans les églises pour le bien de l'instruction de la nation et que les sphères d'usage de la langue devraient être élargies. La langue dans ce cas « *est plus adaptée à la particularité du peuple dont l'entendement devient par conséquent plus clair* ». Kant voit donc deux aspects : d'une part existentiel, car la langue pourra aider à la sauvegarde des particularités de la nation ; d'autre part scientifique et exploratoire, la langue aidant à mieux connaître la nation. Jenisch avança l'idée que les langues de petites nations se trouvant menacées de disparaître pour cause de domination de la langue d'État devraient devenir l'objet d'un intérêt particulier pour les sociétés savantes et qu'il serait indispensable de sauvegarder les textes anciens et d'éditer des dictionnaires exhaustifs de ces langues. Il faut dire qu'en Prusse, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, la langue lituanienne était considérée comme une langue en voie de disparition. Le thème apocalyptique de la mort de la langue servit de toile de fond en Lituanie prussienne durant tout le XIX^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, lorsque le pays de Königsberg fut annexé par la Russie (enclave de Kaliningrad) et que la langue lituanienne s'y tut définitivement...

Les propos de Kant au sujet de l'importance de la langue pour la science du point de vue linguistique amènent à distinguer trois critères de valeur qu'il applique à la langue lituanienne : 1) l'ancienneté ; 2) l'isolement ; 3) la pureté.

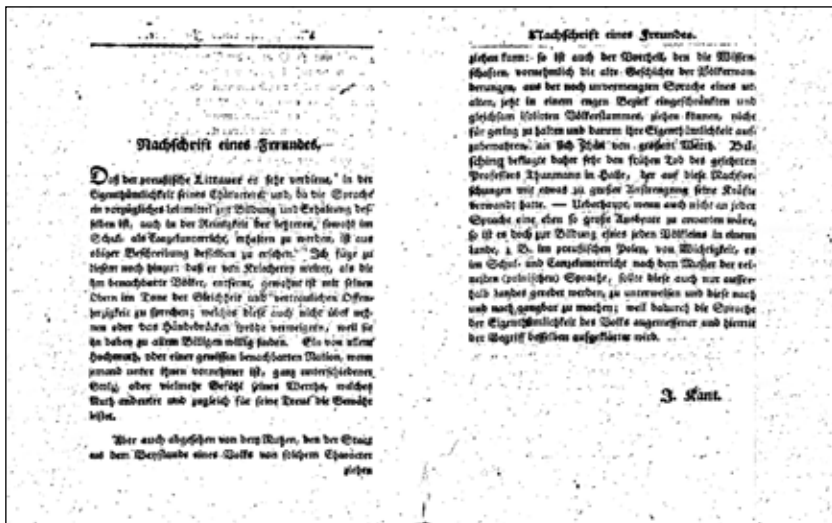
Le dernier critère est mentionné dans sa postface trois fois et est donc particulièrement important pour Kant. La pureté est d'ordinaire étroitement liée à l'isolement. La langue ayant peu de contacts avec d'autres langues se transforme plus lentement, emprunte moins de particularités étrangères et conserve ainsi la stabilité de sa structure. Ces trois critères ont été particulièrement propres à la langue lituanienne aux XVIII^e et XIX^e siècles. Son aspect archaïque au milieu du XIX^e siècle attira l'attention des célèbres indo-européistes allemands Franz Bopp (1791-1867), August Friedrich Pott (1802-1887), August Schleicher (1821-1868) et d'autres. Le lituanien fut classé comme faisant partie de la grande famille des langues indo-européennes couvrant depuis longtemps et largement l'Eurasie depuis l'Inde à l'est jusqu'à l'Irlande et l'Islande à l'ouest. Tant aujourd'hui que par le passé, les scientifiques apprécient la langue lituanienne pour sa conservation des particularités de la protolangue indo-européenne.

La postface de Kant et les préfaces des autres auteurs doivent être vues comme de vraies petites œuvres s'appuyant sur la philosophie du romantisme formée à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Dans ces textes, la langue est traitée comme le reflet du particularisme spirituel de la nation et le garant de sa sauvegarde. Tandis que Kant formula cette idée de manière très condensée, son texte étant le plus court, Jenisch la développe beaucoup plus amplement : pour lui, la langue est « *le reflet précis de la mentalité et de la sensibilité de la nation qui la parle* », « *le portrait le plus artistique et le plus haut en couleur de l'âme humaine et de toutes les émotions intérieures vécues* ». La langue pour lui, à l'instar de Kant, est un moyen d'étudier l'origine des anciennes nations et les liens de parenté entre les langues. Jenisch souligne tout particulièrement l'amour des Litoniens pour leur langue, ce qu'il trouve très respectable car, grâce à cet amour, les traditions de la petite nation ne sont pas corrompues et, pour Jenisch, la langue est par conséquent un garant de la moralité.

Avec deux autres érudits de Prusse, Kant accompagna donc il y a 220 ans le dictionnaire et la grammaire de Mielcke dans sa rencontre avec un large public en donnant plus de poids à ses travaux linguistiques. Kant possédait évidemment dans sa bibliothèque privée les deux ouvrages de Mielcke⁵. On pense que sa postface « *Nachschrift eines Freundes* » est le dernier texte de Kant paru de son vivant. Si cela est le cas, ce sont ses derniers mots publics en hommage à la nation lituanienne et à sa langue. Il peut être vu comme un testament moral et comme un impératif politique : la langue doit être traitée à un tel niveau d'exigence que le respect de celui-ci lui donnera une légitimité publique.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

⁵ Domas Kaunas, *Mažosios Lituvos knyga. Lietuviškos knygos raida 1547-1940*, Vilnius, Baltos lankos, 1996, p. 458.



Texte original de la postface du Dictionnaire lituanien-allemand et allemand-lituanien, élaboré à partir des travaux autrefois publiés par le pasteur Ruhig, de Walterkehmen, mais augmenté de moitié et complété par un très grand nombre de mots, d'expressions et de dictons par Christian Gottlieb Mielcke, maître de chœur à Pillkallen. Accompagné d'une préface de l'éditeur, du prédicateur Jenisch de Berlin et du conseiller de guerre et des domaines Heilsberg, ainsi que d'une postface du professeur Kant. Königsberg, 1800.

Postface d'un ami

Que le lituanien de Prusse mérite bien d'une part d'être conservé parce qu'il a un caractère particulier et que la langue écrite est un moyen privilégié de former et d'entretenir ledit caractère, et d'autre part de trouver sa place dans l'enseignement scolaire et administratif à cause de sa pureté, est démontré dans la description qui précède. J'ajouterai encore que le Lituanien est plus éloigné de la flagornerie que les peuples voisins, qu'il est habitué à parler sur un ton d'égalité et de franchise avec ses supérieurs qui n'y voient pas ombrage et ne reculent pas à lui serrer la main parce qu'ils trouvent en lui un antique consentement. Quand l'un d'eux se distingue, c'est une fierté toute différente de l'arrogance ou de celle d'une des nations voisines, ou plutôt le sentiment de sa valeur qui est l'indice de la vaillance et assure en même temps sa fidélité.

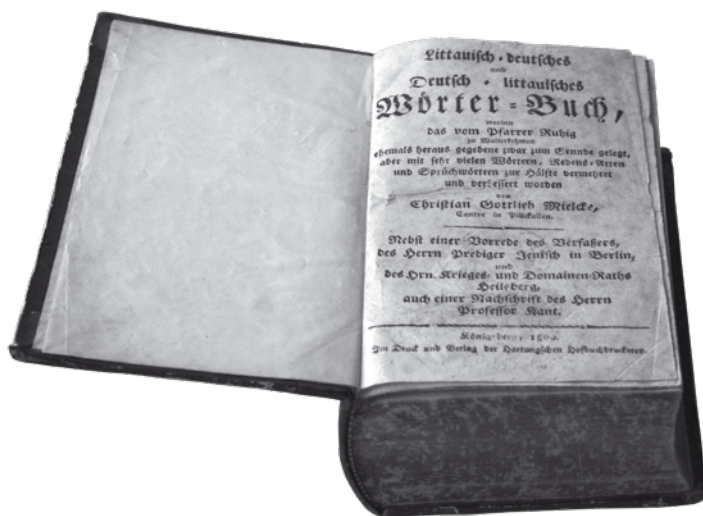
Outre le bénéfice que l'État peut tirer du soutien d'un peuple qui a ce caractère, il ne faut pas sous-estimer l'avantage que peuvent tirer les sciences, notamment l'histoire des anciennes migrations des peuples, de la langue sans mélange d'un peuple isolé, très ancien et aujourd'hui limité à une petite région, en conservant sa particularité qui représente une grande valeur, importante en soi.

Busching déplorait pour cette raison la mort prématurée du professeur Thunmann, de Halle, qui a fait ses recherches en prodiguant ses efforts sans ménager assez ses forces. De toute manière, même si on ne devait pas escompter un résultat aussi considérable pour chaque langue, il est important pour former chacune des petites nations dans un pays, comme par exemple la Pologne prussienne, de la lui enseigner dans les programmes scolaires et administratifs selon le modèle de la langue (polonaise) la plus pure, même si on ne devait la parler qu'en-dehors du pays, et de la rendre de plus en plus accessible puisqu'il en résulte que la langue est plus adaptée à la particularité du peuple dont l'entendement devient par conséquent plus clair.

E. Kant

Traduit de l'allemand par Jean-Michel Wendling

Note du traducteur : dans ce texte parfois complexe, il convient de remarquer que Kant glisse sans le faire remarquer de la langue (le lituanien) au peuple (les Lituanien).



Les otages français de représailles en Lituanie (1918)

Julien Gueslin

En 1918, plus de six cents Français, le plus souvent des notables, sont déportés vers la Lituanie par les autorités allemandes. Habitant pour la grande majorité les départements du Nord et des Ardennes occupés par les troupes allemandes, ils sont les victimes d'un ensemble de négociations plus générales et très tendues entre la France et l'Allemagne au sujet de la question des civils internés par chaque camp, et plus particulièrement de la façon dont doivent être traités les Alsaciens-Lorrains pendant la Première Guerre mondiale¹. Dans un contexte de guerre totale où la propagande et la censure régnaient en maîtres, peu de civils, mais aussi les familles et journalistes l'évoquant, comprirent au-delà d'étroites sphères politiques, diplomatiques et militaires quels étaient les véritables enjeux, au-delà du fait qu'il s'agit d'une forme de rétorsion liée à ce que les Allemands qualifiaient « d'otages ».

À l'origine, la question des internés alsaciens-lorrains

La place manque ici pour détailler une question complexe liée à la vision politique de chacun des deux camps de la question alsacienne-lorraine. Jusqu'en 1916 les autorités allemandes admirent implicitement que les accords de rapatriement ou d'internement concernant les prisonniers de guerre ou les civils internés n'ont pas vocation à s'appliquer à ceux que les autorités françaises qualifient « d'Alsaciens-Lorrains d'origine française », à l'inverse de ceux qu'elles qualifient d'Allemands immigrés ou nés en Alsace depuis 1871. Ces derniers, ainsi que des Alsaciens-Lorrains « suspects » car jugés trop germanophiles, sont internés. À partir de l'automne 1916, le gouvernement allemand réclame l'application intégrale des accords de rapatriement concernant les civils et décide en novembre, à titre d'avertissement envers Paris, une première déportation de 200 Français à Holzminden (près de Hanovre). Le gouvernement français décide alors de céder et, en janvier 1917, de transférer les internés alsaciens dans des dépôts spéciaux. Il accepte le principe de leur rapatriement via la Suisse. Mais l'application de ces accords est complexe des

¹ Dès août 1914, l'armée française fit une courte incursion dans le sud de l'Alsace, située alors dans l'Empire allemand, puis, contrainte de se replier, emmena avec elle, sous la contrainte, plusieurs centaines de civils, fonctionnaires ou simples habitants perçus comme germanophiles et donc soupçonnés d'espionnage. À ces premiers internés civils s'ajoutèrent des Alsaciens-Lorrains venus avant le début du conflit séjourner en France ou dans ses colonies (comme Albert Schweitzer, alors médecin humanitaire au Gabon) qui furent arrêtés et retenus dans des camps d'internement comme ceux de Garaison dans les Hautes-Pyrénées ou de Saint-Rémy-de-Provence jusqu'à l'été 1918. Plusieurs ouvrages ont récemment paru sur leur sort dont on trouvera une bibliographie succincte à la fin de l'article (NdE).

deux côtés : par exemple, doit-on renvoyer les otages français libérés dans leur région d'origine occupée ou en France s'ils le désirent ? Doit-on rapatrier les Alsaciens internés vers leur région d'origine si elle est occupée par les troupes françaises ? Tout cela suscite des négociations interminables du fait de la difficulté des contacts, souvent par la Suisse, et du contrôle des informations reçues. Dès l'été 1917, le gouvernement allemand pose la question des Alsaciens-Lorrains évacués lors des opérations militaires françaises mais qui n'ont pas été internés (car considérés comme « d'origine française ») tout en ne pouvant pas, pour ceux le souhaitant, revenir chez eux.

En octobre 1917, outre des revendications concernant les prisonniers de guerre alsaciens, Berlin demande ainsi au gouvernement français le rapatriement de 700 de ces Alsaciens-Lorrains de citoyenneté allemande vivant en France. La lenteur de la réponse française et les réticences des négociateurs français à Berne à aborder le sujet provoquent alors l'exaspération du gouvernement allemand qui se décide à rentrer dans un nouveau cycle de représailles. Au-delà des détails de cet affrontement diplomatique que nous résumons rapidement se pose en fait le problème alsacien dans son ensemble et le fait que chacun des deux camps veut convaincre ses alliés et les Neutres de la justesse de sa cause. En refusant les demandes allemandes de ne plus dissocier les Alsaciens-Lorrains du reste des citoyens allemands, la diplomatie française refuse d'accepter une nouvelle consécration du traité de Francfort (il s'agit d'un de ses principaux buts de guerre) et d'affaiblir sa position par rapport à sa propre opinion publique. Les sociétés alsaciennes-lorraines de France sont particulièrement actives et mettent le gouvernement français sous pression avec de nombreuses démarches politiques et pétitions. Si le retour des Alsaciens internés est tolérable (car on les considère comme des immigrés allemands), le retour en Alsace de ceux laissés en liberté est considéré comme beaucoup plus problématique par les autorités et les sociétés alsaciennes de France (craintes de délations et accusation des familles de ceux ayant souhaité rester, création possible de polémiques sur les chiffres des retours, etc.). Le retour des premiers internés de France et d'Allemagne, les témoignages de certains sur les exactions subies ou la dureté des conditions de vie, l'utilisation qui peut être en faite dans les propagandes des deux camps ont suscité un climat tendu et à des visions manichéennes (sans qu'on prenne évidemment en compte par exemple le contexte de la psychose du début de guerre en France ou en Allemagne, ou le débordement des autorités devant organiser le séjour des milliers d'internés).

Sélection et départ des otages

En janvier 1918, le départ des otages français n'est qu'un des derniers exemples de la brutalisation que subissent des civils innocents, victimes de querelles politiques, de la difficulté d'administrations ou de militaires subalternes à opérer des distinctions entre les ressortissants ennemis et du désir

d'opinions chauffées à blanc de répliquer face à des actions ennemies souvent très déformées et incomprises. Parmi les otages, certains sont convoqués dès la mi-décembre à Tourcoing, puis relâchés suite à de nouveaux ordres, le temps d'examiner la note française. Finalement au tout début de l'année 1918, des listes sont établies parmi les notables des départements occupés en laissant les autorités militaires locales choisir et informer les personnes de leur choix et juger en fonction de leur âge ou de leur santé, ce qui suscite inévitablement de nombreux abus. Selon les villes, on informe ou non les notables choisis – leur âge dépassant en moyenne 55 ans – de la nécessité de se munir de nourriture, de bagages ou d'argent, ce qui va causer de grandes disparités et aura des conséquences graves sur la santé de certains.



Le 6 janvier commence la déportation vers la Lituanie des 600 hommes entassés dans des trains de marchandises, alors que 400 femmes sont transférées à Holzminden. Après plus de six jours de voyage, ils sont débarqués à la gare de Zosle (Žasliai), sur la ligne de chemin de fer entre Kaunas et Vilnius, et doivent marcher sept

kilomètres pour rejoindre Milejany (aujourd'hui Mijaugonys près de Elektrėnai) sous une véritable tempête de neige. Les otages sont répartis dans plusieurs bâtiments agricoles ayant abrité auparavant des prisonniers russes ou polonais et gardés derrière des barbelés. La majorité des prisonniers est concentrée dans une grange sur trois étages de claie sans lumière, air, mobilier, ni toute autre forme de commodité. Du fait de l'inexistence de toute forme d'hygiène, d'alimentation très réduite et de températures très froides, la santé des prisonniers les plus âgés et dont la plupart sont habitués à des conditions de vie relativement confortables se dégrade inexorablement. Aucun colis de nourriture ne leur parvient alors que pourtant familles et comités de secours s'activent rapidement, malgré le peu d'informations arrivées en France dans les premiers mois sur le sort des otages. L'achat clandestin d'un peu de nourriture auprès de soldats allemands se fait à des prix exorbitants, limitant le troc à quelques otages très fortunés. Les soins médicaux sont très lacunaires et lorsqu'une évacuation vers un lazaret de Vilnius² est consentie, il est souvent trop tard. Outre un prisonnier

² Il s'agissait d'une institution provisoire appelée Saint-Stephan ou Sakret qui disparut à la fin du conflit et se trouvait à côté de l'Église des Romanoff.

mort de froid sur le trajet, 21 otages vont mourir en quelques mois, 10 à Milejgany, 11 au lazaret de Vilnius. Après des cérémonies sommaires, ils sont enterrés dans une petite fosse creusée dans le sol gelé au bord même de la grande route de Vilnius.

Le moral des survivants décline d'autant plus vite que les communications avec leurs familles sont restreintes et que les otages se refusent, malgré l'invitation de leurs geôliers, à étaler leurs souffrances dans d'éventuels courriers afin de faire pression sur le gouvernement français. Les seules sorties se limitent à des corvées (bois, eau, latrines) que les prisonniers, répartis en différentes sections, doivent exécuter à tour de rôle. Il faut enfin se soumettre à d'interminables examens vexatoires des paillasses et des gamelles remises, les prisonniers immobiles en plein air devant se soumettre à l'arbitraire de leurs geôliers. Seules quelques personnes peuvent communiquer avec eux grâce à leur connaissance de la langue allemande, dont un Alsacien, Jules Hechemann, fonctionnaire à la Préfecture des Ardennes.

Seules les soirées fournissent un réconfort avec l'organisation de conférences sur la situation politique et l'histoire et, surtout, de concerts ou chorales improvisés avec des chansons patriotiques ou religieuses. Malgré la présence de plus de quarante prêtres parmi les otages et des messages envoyés aux autorités ecclésiastiques, aucun privilège ne leur est accordé en particulier pour l'installation d'une chapelle ou d'un simple local aménagé ou même la célébration régulière de messes.

L'assouplissement des conditions de vie et la libération des otages

Devant l'impossibilité de continuer à interner un aussi grand nombre d'otages dans des lieux aux conditions aussi rudimentaires, les autorités locales allemandes se résolvent à créer un second camp à Jewie (auj. Vievis), dans une église orthodoxe où 160 otages environ sont envoyés. Malgré des conditions de séjour et d'hygiène toujours rudimentaires, les conditions de détention y sont un peu meilleures du fait de la nature du bâtiment, plus solide et comportant plus de fenêtres, et de la facilité un peu plus grande, malgré des prix toujours élevés, de se procurer clandestinement des denrées pouvant compléter des rations très réduites. Malgré le froid et la faim régnant, aucun mort ne sera à déplorer. Comme à Milejgany, des soirées rassemblant les otages autour de chansons, conférences, lectures (un petit journal manuscrit est même fondé : *L'Écho du Nord et des Steppes*) permettent aux otages de passer le temps et d'oublier le froid et la faim : « on a voulu nous faire crever de faim, faisons-nous crever de rire les uns les autres » (selon la citation faite par Émile Ferré dans le quotidien *L'Écho du Nord* du 14 janvier 1938).

La situation connaît une nouvelle évolution en mars avec le transfert des otages des deux camps vers un nouveau camp, le « Block Roon » (du nom d'un général prussien) situé près du tunnel ferroviaire de Paneriai à proximité



de Vilnius : il s'agissait d'un site plus salubre que les deux autres et où les otages peuvent s'installer dans des baraques ayant fait partie d'un sanatorium russe en voie de création avant la guerre.

Il semble que cette relocalisation soit le fruit d'une prise de conscience des autorités allemandes, en partie les autorités politiques qui doivent faire face aux demandes d'information ou de visite des puissances neutres (en particulier, l'Espagne puissance neutre et protectrice des intérêts français en Allemagne), de la Croix Rouge ou des organisations chargées de transmettre des secours face aux informations leur parvenant sur les conditions de détention. Il semble que l'envoi des otages vers la Lituanie occupée ait été relativement improvisé. Les autorités allemandes locales ont été peu préparées, en dehors de l'idée que l'application d'un traitement très rigoureux permettrait de faire pression sur le gouvernement français par le biais des plaintes des otages pouvant être reçues. La croissance du nombre des morts met en difficulté le gouvernement allemand, alors que le gouvernement français semble désormais disposé à reprendre les négociations. Les pourparlers commencent à Berne au début du mois d'avril 1918. Le transfert est donc effectué à la mi-mars quelques jours avant l'arrivée le 22 d'une délégation espagnole chargée d'inspecter les camps et de recueillir les doléances des prisonniers représentés par un comité mené par Georges Guilbaut, Conseiller général et membre de la Chambre de commerce de Lille, et par Émile Ferré, rédacteur en chef de *L'Écho du Nord*. Le nouveau camp étant situé à proximité directe de la forêt, les otages bénéficient de plus d'air, de lumière, d'eau. Ils commencent à recevoir, à partir d'avril et de manière aléatoire, les premières lettres et colis provenant de leurs proches. Des envois de biscuits, vivres et pain par la *Commission for Relief in Belgium* et le Comité d'alimentation du Nord de la France ou par le Comité hispano-hollandais commencent à arriver à partir de la fin avril. Compte tenu du fait qu'une grande partie des malades graves est évacuée vers le lazaret de Vilnius dès l'arrivée au nouveau camp, seuls deux nouveaux décès furent enregistrés, les inhumations ayant eu lieu à la chapelle Kaplitza de Paneriai. Outre la poursuite des « réunions du soir »,

l'organisation de concerts et de conférences, des messes sont autorisées pour les croyants avec l'installation d'une petite chapelle et le prêt des objets nécessaires par l'aumônerie militaire allemande ou par le curé de Biala Walka (Baltoji Vokė). Les prisonniers peuvent désormais sortir du camp pour des promenades surveillées en forêt et profiter parfois du relâchement de la discipline pour s'éloigner, observer au loin Vilnius ou la vallée de la Neris, nouer des contacts avec la population locale et donc se procurer des vivres supplémentaires. Le moral des otages s'améliore donc, même si le traité de Brest-Litovsk, le transfert (sous leurs yeux...) de nombreuses troupes allemandes vers le front de l'Ouest, l'avancée allemande au début de l'été suscitent la crainte.

Dès la fin du mois d'avril, les prisonniers ont cependant vent de la signature (le 24) des accords de Berne qui aboutissent à la libération de tous les civils internés en France et en Allemagne, y compris donc les internés alsaciens-lorrains (ce qui n'inclut donc pas les Alsaciens laissés en liberté, c'est-à-dire tous ceux n'étant pas considérés comme des « immigrés » allemands ou des « suspects »), et, par conséquent, à la fin du système des otages. Les otages de Lituanie doivent donc être renvoyés chez eux ou en France « libre » avant le 15 août 1918. Un premier convoi d'une centaine d'otages, avec essentiellement des malades et des vieillards, est organisé mais finalement annulé au profit d'un convoi de 25 personnes, lui aussi finalement bloqué à Rastatt du fait des difficultés rencontrées par les Français et les Allemands à appliquer les accords de Berne. Début juillet, la plus grande partie des otages sont finalement renvoyés, dont une petite centaine vers la France via Rastatt où ils rejoignent le précédent groupe, la Suisse, puis Évian où ils arrivent le 15 juillet. Le gros du groupe, après avoir été bloqué à Montmédy suite à l'offensive française rejoint finalement le nord de la France à la fin du mois. Un dernier groupe de 71 personnes est gardé finalement en gage par les Allemands en attendant l'aboutissement des négociations et ne sera rapatrié que le 6 octobre, un mois avant l'armistice.



Église et Cimetière de Ponary (Kaplitzka)
près de Roan
 (Plusieurs Otages ont été enterrés dans le Cimetière)
 Croquis de Ch. MARIAGE

des terres de conquêtes, comme des colonies, donc logiquement un lieu où peuvent aussi être organisées des déportations.

Il faut attendre l'arrivée dans le camp de Roon et le printemps pour que les perceptions évoluent. Les promenades en forêt ou près de la vallée sont l'occasion pour la première fois de découvrir les beautés, le calme et les essences « subtiles » de la nature lituanienne avec la succession de forêts de pins et de prairies, les radeaux de bois sur la Neris et les vues au loin sur les maisons et coupoles de Vilnius. Évoquant les paysages lituaniens au clair de lune, Camille Quiévreux peut intituler son poème « Douceur lituanienne », ce qui pouvait apparaître comme un véritable oxymore quelque temps auparavant. Les possibilités de sortie donnent l'occasion de multiplier et d'enrichir les contacts et d'avoir une vision un peu plus précise de la population, en particulier dans le petit vallon de Nowo-Siolsky (entre Paneriai et la Neris) où les otages réalisèrent des aquarelles et des croquis des maisons « pittoresques » et des populations de paysans. Les notables français sont partagés entre la pitié pour la modestie du cadre de vie qu'ils découvrent (mobilier sommaire, pas de chaussures, etc.) et une vision un peu mythique de la simplicité, la tranquillité de la vie à la campagne loin des complications d'une population dont la frugalité n'exclut pas le don d'œufs ou de lait aux prisonniers affamés. Mais c'est aussi l'occasion de découvrir de manière plus réaliste les privations également subies par la population sous l'occupation allemande, les abattages massifs dans les forêts pour les besoins militaires ou les réquisitions effectuées. Il est intéressant de voir dans le rapport remis par l'industriel Paul Thomas à son retour en France le parallèle effectué entre la situation en Lituanie et celle du Nord français touché par les destructions et les privations. On retrouve ces comparaisons dans d'autres récits de voyageurs après-guerre, ce qui contribue à susciter une certaine proximité avec l'espace Baltique, à l'ancrer dans les réalités européennes d'alors et à le faire sortir d'un certain brouillard « mental » correspondant presque à celui bien réel que redoutaient les Français à leur arrivée.



LES ARTISTES DU CAMP A ROON
(De gauche à droite) : Babin, Pichon, Lacroix, M. Lacroix, Lacroix, Lacroix, Lacroix.

Les otages français ont également l'occasion de s'entretenir avec quelques personnes plus cultivées possédant quelques rudiments de français ou de latin pour les prêtres. Le journaliste français Émile Ferré évoquera souvent dans ses articles le souvenir d'une jeune institutrice de Ludwinowo (Liudvinavas) dont l'école



Le chanoine Leleu.

avait été fermée par les Allemands et qui parlait français. Les Français s'emploient cependant à combattre chez elle la « *propagande pernicieuse et perfide* » des journaux allemands, que ce soit la prétendue attitude belliciste des journaux français ou les conséquences de la séparation de l'Église et de l'État en France.

L'abbé Leleu, lui, se liera d'amitié avec le curé de Biala Walka, avec qui il organisera dans son église une « *belle manifestation française et catholique* » à l'occasion de la Fête-Dieu 1918 et avec qui il évoquera l'antique amitié des deux peuples dans l'épreuve commune de la guerre.

Cependant, si très vite les otages ont compris au contact de leurs geôliers ou de la population qu'ils se trouvent non pas en Russie mais en « *Lituanie* » et ont commencé (comme la presse ou les autorités françaises) à employer systématiquement ce terme et donc à l'associer à un espace bien distinct du reste de l'Empire russe, il est clair qu'ils sont systématiquement en contact avec des populations polonaises ou polonophones. Que ce soit avec le clergé ou la population croisée, la langue utilisée par ceux-ci est le polonais et on évoque évidemment plus le nom de la Pologne. C'est assez logique compte tenu de la région où se trouvent les otages, loin des régions complètement lituano-phones. Par la presse allemande ou leurs maigres contacts, ils ne semblent pas du tout avoir connaissance des progrès du mouvement national lituanien, de même pas davantage du fait que celui-ci se distingue nettement de la cause polonaise. En cela, leurs échanges viennent renforcer la confusion régnant à l'époque en France ou la conviction de certains que Pologne et Lituanie ne forment qu'une seule unité et qu'il faut faire renaître la communauté polono-lituanienne de jadis, en dépit des vœux lituaniens. Cette situation ne sera pas facilitée dans l'après-guerre par la violence du conflit polono-lituanien, l'annexion du territoire de Vilnius par la Pologne et la décision consécutive de la Lituanie de refuser toute relation et de fermer ses frontières avec la Pologne voisine.

Cela a un impact direct sur les otages regroupés en une « association des otages français de représailles » qui, dès avril 1918, continue son action dès le retour en France pour obtenir, non sans mal, une reconnaissance symbolique et surtout financière par l'État des préjudices subis (indemnités compensatrices, compensation des pertes matérielles subies du fait de l'internement, réparations pour les familles des victimes), mais qui s'emploie surtout à réclamer le retour des Français inhumés en terre lituanienne.

Face à un pays bouleversé par une suite de conflits et à l'effacement rapide des traces, ainsi qu'au changement de noms entre russe, polonais et lituanien,

le rôle des otages et les liens qu'ils ont pu conserver, notamment avec les curés de Milejgany, Jewie et Biala Walka, sont importants pour aider les missions envoyées sur place. En territoire lituanien, le petit cimetière de Milejgany et ses dix tombes françaises sont vite protégés par la Mission militaire française et les premiers diplomates, avec l'aide du curé local et du gouvernement lituanien. De même à Jewie, l'église subsiste avec son écriteau allemand *Franz. Gefangenen Lager* rappelant le souvenir du séjour des Français. Mais à Roon, suite à l'occupation bolchevique et aux conflits qui ont suivi, le camp a déjà complètement disparu, les maisons en bois ayant été utilisées par les paysans locaux comme bois de chauffage. Seuls quelques traces et ustensiles sont recueillis par l'abbé Leleu lors de son « pèlerinage du souvenir » en 1923 et confiées à la « Kaplitz » où les deux tombes françaises sont entretenues à proximité des restes de quelques soldats de la Grande Armée.

Mais il faudra une longue correspondance et une longue recherche (avec de plus le départ des autorités allemandes et de leurs archives) pour que les tombes des Français morts dans le lazaret de Vilnius soient identifiées, celui-ci ayant fermé. On retrouve finalement les tombes à proximité d'un cimetière local (Rasų), dans un terrain vallonné où déjà la végétation recouvre alors les petits tertres sommairement érigés. Suite à la crise de la Ruhr, il faudra attendre finalement septembre 1923 pour que les corps soient exhumés et rapatriés en France.

Le souvenir du séjour lituanien se perpétue alors à travers les réunions et cérémonies annuelles de l'association et les nombreuses cérémonies funéraires suite à la disparition de nombreux survivants affaiblis et/ou déjà très âgés. C'est surtout l'abbé Leleu qui, par son activité inlassable de conférencier dans toute la France, joue un rôle important. De par les liens qu'il a noués, il devient un défenseur de la Lituanie dans l'opinion publique et intervient régulièrement dans les journaux par des articles évoquant le pays, comme par exemple dans *La Croix* du 26 avril

1938 où il rappelle son passé d'otage pour évoquer « *la foi de ce peuple et (...) la douceur de la charité que cette foi leur inspirait* ». Il se remémore souvent son voyage de 1923 qui lui permit de mieux parcourir le pays et d'apprendre à aimer la Lituanie.



Aujourd'hui, si le souvenir des otages a complètement disparu en Lituanie, il reste vivant chez de nombreux descendants dans le nord et l'est de la France cherchant à mieux comprendre ces événements. On citera aussi l'effort des Archives départementales des Ardennes qui vise à collecter toute donnée sur le sujet. Il serait souhaitable qu'un jour ces efforts aboutissent à l'érection de plaques rappelant sur le sol lituanien le souvenir des souffrances de ces otages, victimes comme beaucoup d'Alsaciens-Lorrains d'alors de luttes politiques qui les dépassaient.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Sur les otages français en Lituanie :

Bulletin de l'Association des Otages de Représailles en Lituanie, Lille, 1919 (1) - 1933 (22) (consultable à la BnF).

Archives du Ministère des Affaires Étrangères (La Courneuve), Série « Internés Civils. Guerre 1914-1918 » (488 QO), Dossiers 26 et 31.

Archives nationales (Saint Denis), Service des Réfugiés, rapatriés et internés civils (1914-1920, F/23), carton F/23/5 en particulier Rapport de Paul Thomas (16 août 1918).

BECKER (A.), *Oubliés de la Grande Guerre : Humanitaire et culture de guerre*, Paris, 1998.

BELTETTE (A.), *Mes années scolaires de Guerre (Tourcoing, Nord, Août 1914-Février 1919)*, Cahors, 1919.

BOUXIN (Abbé), *Mes Mémoires de Captivité. Aubigny-Milejgany-Bloch-Roon, 1917-1918*, Balan-Sedan, 1920.

CELARIE (H.), « Les otages civils dans les camps de représailles », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1919, p.200.

FERRE (E.), *Nos Étapes de représailles en Lituanie, Milejgany-Jewie-Roon, Souvenirs d'un Otage*, Lille, 1920.

LELEU (A.), *Les otages français de représailles en Lituanie*, Tourcoing, 1920.

QUIEVREUX (A.), *Mes Chants de Guerres. En France Envahie. En Exil*, Sceaux, 1919. X., « Dans les geôles allemandes. Impression d'Otage », *Le Matin*, 24 juillet 1918.

CHASSEREAU (L.), « Ce que fut la captivité des otages rapatriés », *Le Petit Parisien*, 15 juillet 1918.

Journal des Réfugiés du Nord, articles des 13, 24 avril, 10 et 24 juillet 1918.

Sur les internés alsaciens-lorrains en France :

VONAU (J.-L.), *Des Alsaciens-Lorrains internés civils. Hélène et Albert Schweitzer dans la tourmente de la Grande Guerre*, Bernardswiller, 2019.

WILLME (D.), *Alsaciens prisonniers de la France – 1914-1919*, Ebersheim, 2020.

COLLECTIF, *Prisonniers au château d'If et aux îles du Frioul. Alsaciens et Allemands internés à Marseille en 1914*, Présentation et traduction de Jean-Louis Spieser, Marseille, 2017.

Le roman des Mémoires de Joseph Frank

Giovanni Galli

Joseph Frank (Rastatt, 1771 – Côme 1842), licencié en médecine à Pavie en 1791, était le fils aîné de Jean-Pierre Frank (Rodalben 1745 – Vienne 1821), professeur de médecine à Göttingen, Pavie, Vienne, Vilna (Vilnius) et Saint-Pétersbourg. Joseph enseigna à son tour dans les universités de Pavie (1795 – 1796), Vienne (1796 – 1804) et Vilna (1804 – 1823). Dans cette dernière ville, il a été à plusieurs points de vue l'âme de la faculté de médecine, comme en témoigne entre autres Daniel Beauvois : « (*Frank*) domine de loin la faculté par sa pensée scientifique et sa compétence s'étend beaucoup plus loin que la chaire de matière médicale qu'il occupe.¹ » Sous son impulsion,



Joseph Frank.

la faculté de médecine eut un essor extraordinaire ; comme l'a écrit en 1824 le curateur de l'université, le prince Adam Jerzy Czartoryski : « Parmi toutes les facultés ou branches d'études qui composent l'Université de Vilna, celle qui s'est la plus rapprochée d'une perfection désirable, c'est la faculté de médecine. Les résultats qu'elle a donnés ont pu être appréciés par le nombre de sujets que l'école de médecine a fourni tant à l'armée qu'au pays.² » Daniel Beauvois écrit encore : « Il ne paraît pas exagéré de placer la faculté de médecine de Vilna parmi les premières d'Europe.³ »

Joseph Frank publia plusieurs œuvres scientifiques, parmi lesquelles la plus importante est sans doute le manuel de médecine pratique *Praxeos medicae universae praecepta*, écrit à l'origine en latin et traduit ensuite en plusieurs langues modernes, parmi lesquelles le français.

En plus de ses travaux scientifiques, Joseph Frank écrivit plus de 3 000 pages de Mémoires, dans lesquelles il reprend l'histoire de ses aïeux et de son père Jean-Pierre, et décrit en détail sa propre activité universitaire et sociale.

Les Mémoires de Joseph Frank abondent en commentaires parfois urticants sur les personnes qu'il a rencontrées à Pavie, Vienne, Vilna, dans les autres villes où il a passé des périodes plus ou moins longues et à Côme, où il s'est établi en 1826 après avoir pris sa retraite trois ans auparavant. Ils auraient

¹ Daniel Beauvois, *Lumières et société en Europe de l'Est: l'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'empire russe (1803 – 1832)*, Lille – Paris 1977, p. 246.

² Adam Jerzy Czartoryski, « Compte rendu sur la situation de l'arrondissement de Vilna au moment où je quitte la direction. » Cité par Daniel Beauvois, *op. cit.* p. 244.

³ *Op. cit.* p. 254.

dû voir le jour seulement après la mort de leur auteur ; d'abord à cause de la franchise avec laquelle il avait dépeint plusieurs personnages des hautes sociétés de Vienne, Vilna et Pétersbourg, mais surtout parce qu'un oukase impérial avait interdit aux fonctionnaires de l'Empire de publier quoi que ce soit concernant leur service, sous peine d'être limogés ou de perdre le traitement de leur retraite.⁴

Donc, les Mémoires auraient dû paraître après la mort de Joseph Frank, qui intervint en décembre 1842 ; mais il convient sur ce point de laisser la parole au docteur Jean De Carro et à l'avant-propos des Mémoires qu'il écrivit dix ans plus tard.

“Avant-propos du dépositaire de ces manuscrits

Si quelqu'un est en état de fournir des matériaux à l'histoire, c'est le médecin. Observateur de profession, sa position sociale le met à même de connaître de près, et souvent de voir en robe de chambre, les principaux auteurs et acteurs des drames politiques et autres de son temps. Les devoirs de son état lui défendent, il est vrai, de donner de la publicité à toutes ses observations ; mais ce ne sont guère les secrets de famille qui intéressent l'histoire.

Les Mémoires que nous offrons au public ne doivent pas être confondus avec les biographies des autres médecins, dont nous possédons un grand nombre. Ils sont, d'abord, extraordinaires en ce qu'ils embrassent environ un siècle (de 1745 à 1842), et surtout un siècle si riche en grands événements, d'une succession si rapide qu'une année peut au moins compter pour dix. De plus, un sort sans pareil ayant placé les auteurs de ces Mémoires tantôt en Allemagne et en Italie, tantôt en Pologne et en Russie, ils purent considérer sous des points de vue très-différents le panorama de leur temps. Enfin, les emplois distingués qu'ils occupèrent près des cours d'Autriche et de Saint Pétersbourg, dans les Universités de Goettingue, de Pavie, de Vienne, de Vilna et de Saint Pétersbourg et leur pratique particulière très-étendue, les mirent en contact avec toutes les classes de leurs contemporains. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les tables des matières. On voit figurer dans ces Mémoires les souverains les plus puissants, les hommes d'état et de guerre les plus renommés, les savants et les artistes les plus célèbres et l'ouvrage même est enrichi des lettres de plusieurs de ces personnages. Ils ont pour base la notice autobiographique que Jean-Pierre Frank publia à Vienne dans la

⁴ D'après la reconstruction que j'ai pu faire, voilà comment se passèrent les choses : Joseph Frank décida de prendre sa retraite comme professeur de l'université de Vilna en 1823, d'abord à cause d'une maladie des yeux, mais aussi à cause de l'agitation antirusse croissante des étudiants, en grande majorité polonais, qui ne laissaient pas envisager un avenir tranquille à une personne telle que Joseph Frank, légaliste et respectueux des autorités. Le droit au traitement de retraite pour les professeurs étant prévu seulement après 25 ans de service, Frank demanda au prince Adam Jerzy Czartoryski, curateur de l'université, de faire une exception en sa faveur. Le prince refusa et il paraît que Frank lui aurait répondu que, dans ce cas, il pourrait se prévaloir du droit de publier ses Mémoires, avec force commentaires sur l'université, les recteurs, les professeurs et le curateur lui-même. Face à ce danger, le curateur obtint tambour battant l'oukase mentionné et Frank s'engagea à ne faire publier les Mémoires qu'après sa mort, bien que son traitement de retraite fût finalement plus réduit qu'initialement prévu, 2 000 roubles argent au lieu de 3 000 (Note de l'auteur)..

Gesundheit's Taschenbuch für das Jahr 1802, von einer Gesellschaft Wiener Aerzte (Almanach de santé pour l'année 1802, par une société de médecine de Vienne), et dont une seconde édition augmentée, avec la continuation jusqu'à 1808, ainsi que des notes relatives au reste de sa vie furent trouvés après sa mort dans ses papiers.

Joseph Frank a non seulement commenté et documenté cette notice mais il y a ajouté sa propre biographie remplie de détails sur les maladies singulières qu'il a traitées, sur ses nombreux voyages, sur son long séjour parmi les Polonais et les Russes, sur l'Université de Vilna et sur les mœurs des mêmes pays à différentes époques. On y trouve aussi beaucoup d'observations et d'anecdotes sur la musique et le théâtre. Cet ouvrage n'ayant dû voir le jour que lorsque le rédacteur ne le verrait plus, aucune considération humaine ne l'a empêché de dire la vérité tout entière et de satisfaire la curiosité des lecteurs. Les N.N. au lieu des noms ont été mis aussi rarement que possible. Si l'on demande à quelle classe de lecteurs cet ouvrage est destiné, l'on peut hardiment répondre à tout homme et à toute femme d'une éducation libérale. La pédanterie en est exclue et même les objets relatifs à la médecine, aux universités, aux hôpitaux et autres établissements de bienfaisance y ont été mis à la portée de chacun.

Veut-on savoir comment les Mémoires biographiques des défunts Jean-Pierre et Joseph Frank se trouvent entre mes mains, en voici l'explication.

En 1835, Joseph Frank, mon ancien confrère et ami, vint à Carlsbad pour sa santé, et pendant que je lui donnais des soins, il m'apprit que depuis plusieurs années il travaillait à la biographie de son feu père et à la sienne propre lesquelles réunies en un seul ouvrage, ne devaient paraître qu'après sa mort. Jean-Pierre Frank ayant, à juste titre, une renommée vraiment universelle, son fils avait cru devoir choisir à cet effet la langue française. Né allemand, il se défiait pourtant un peu de lui-même et me pria de lui dire avec toute la sincérité d'un ancien confrère et ami si je voyais son style assez pur pour voir le grand jour et être vu du grand monde. Il se convainquit que la lime était indispensable à cet égard et il me laissa pleine liberté mais il en fut souvent autrement quant aux coups de ciseaux. Pour cette raison nous passâmes ensemble les deux hivers suivants, l'un à Prague, l'autre à Dresde, très-occupés de ce travail. Les Mémoires allaient jusqu'à 1837, époque à laquelle il me quitta pour retourner sur les bords du Lac de Côme où il avait une charmante villa. Mais Joseph Frank les continua jusqu'à son décès, qui eut lieu le 18 décembre 1842. Ce ne fut cependant que dans le courant de l'année 1847 que Madame Frank m'écrivit pour me demander si j'étais toujours disposé à corriger le manuscrit que je n'avais pas encore, et à me charger de lui trouver, où



La statue de Joseph Frank à Vilnius.

bon me semblerait, un éditeur, en un mot d'en agir à l'égard des Mémoires, dont son mari lui avait fait don quelques mois avant sa mort, comme s'ils m'appartenaient. Ayant accepté avec plaisir cette tâche, ces manuscrits m'arrivèrent à Carlsbad vers la fin de septembre, où je les ai encore une fois passés en revue. J'aurais cru commettre un grand délit littéraire en ne faisant pas tout en mon pouvoir pour leur faire voir le jour. Les événements de 1848 ayant rendu si difficiles les grandes entreprises typographiques, il m'a été impossible de trouver un éditeur. C'est pourquoi au lieu des Mémoires complètes en cinq ou six gros volumes, je les ai abrégés et réduits à deux en élaguant une foule de détails d'un moindre intérêt que je ne pus supprimer du vivant de Joseph Frank.

*Jean De Carro, M.D.
Carlsbad, Juin 1852"*

Hélas, l'édition réduite en deux tomes fut également refusée par les éditeurs allemands que De Carro contacta dans les trois années suivantes.

170 années après, il est difficile de comprendre les raisons de ce refus de la part d'éditeurs qui avaient publié les œuvres scientifiques de Joseph Frank et de son père Jean-Pierre avec des résultats de vente plus que satisfaisants, ainsi que l'autobiographie de ce dernier : les dimensions du texte (plus de 3 000 pages pour la version intégrale, la moitié, sinon plus pour la version abrégée) ? La crainte de poursuites de la part de personnes ou institutions mentionnées dans le texte d'une façon trop critique ? Le fait que les Mémoires étaient écrites en français et que les éditeurs allemands ne voulaient plus publier de textes en cette langue ?

Quelle qu'en ait été la raison, le docteur De Carro n'arriva pas à trouver un éditeur disposé à publier les Mémoires et, étant très avancé en âge,⁵ il décida de les confier à une institution qui pourrait les conserver dans l'espoir que, tôt ou tard, on trouverait un éditeur assez courageux pour les imprimer.⁶

Son choix tomba sur la Société de médecine de Vilna : un choix qui n'est pas facile à expliquer. Certes, l'Université de Vilna était fermée depuis 1832 à cause des émeutes d'étudiants liées à l'insurrection polonaise de 1830, et si seule la Faculté de médecine avait survécu, transformée en Académie médico-chirurgicale, elle fut supprimée à son tour en 1842. Mais pourquoi ne pas avoir alors choisi Vienne où, en plus de l'université, existait une Société de médecine et où De Carro avait de solides relations ? Mystère, aucune explication n'a jamais été donnée pour ce manque d'intérêt.

⁵ Il était né en 1770 ; en 1852 il avait donc 82 ans. Il mourut cinq ans après, en 1857.

⁶ On pourrait se demander pourquoi aucun intérêt pour la publication des Mémoires de Joseph Frank n'ait jamais été manifesté jusqu'à nos jours de la part d'un éditeur français. Mon opinion est que le manque d'intérêt est dû au fait que l'histoire des Frank (père et fils) se déroule entièrement en dehors de la France, à quelques exceptions près (le voyage d'études de Joseph Frank en 1803, la rencontre entre Napoléon et Jean-Pierre Frank à Vienne en 1809, quelques lettres du docteur Corvisart et d'autres).

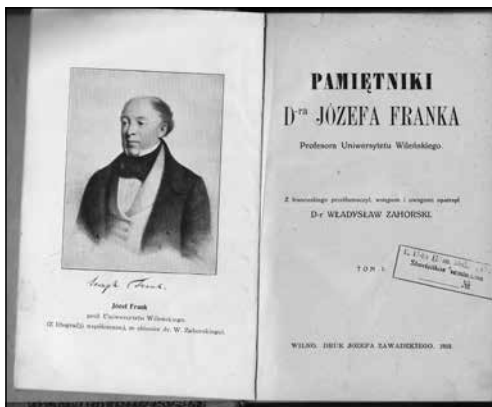
Les six tomes des Mémoires arrivèrent donc à la Société de médecine de Vilna en 1855 en échange de la somme, qu'on peut bien qualifier de symbolique, de 25 ducats de Hollande payés par le comte Reinhold Tyzenhauz.

En 1855, le président de la Société de médecine de Vilna était le professeur Adam Ferdynand Adamowicz, né en 1802, étudiant à l'Université de Vilna avec Frank comme professeur de 1818 à

1822, puis à son tour professeur à l'Académie médico-chirurgicale et président de la Société de médecine depuis 1841. Comme l'a écrit Philippe Edel dans la *Revue d'Alsace*, « la présence du manuscrit suscita un vif intérêt à Vilnius, notamment à la suite de la conférence que fit en octobre 1856 Adamowicz qui gardait en dépôt le manuscrit. Les tomes 3, 4 et 5, qui relatent les souvenirs de Joseph à Vilnius, furent particulièrement consultés par ses anciens élèves et collègues, les médecins et notables de la ville, des personnes qui l'avaient côtoyé ou connu durant ces années. Le ton souvent ironique voire sarcastique de Joseph ne plut cependant pas à certains. Lors de prêts, certains feuillets vinrent à manquer et un volume entier, le tome 5, disparut. Selon Stanisław Trzebiński, professeur d'histoire et de philosophie de la médecine à l'Université de Vilnius et secrétaire de la Société dans l'entre-deux-guerres, ce volume serait resté dans la bibliothèque domaniale de l'ancien recteur Wacław Pelikan, où il aurait été détruit par un incendie.⁷ »

On peut se demander si l'on peut croire à cette version, car il est difficile de s'imaginer qu'un livre, un seul livre, ait brûlé accidentellement dans la maison d'un homme cultivé comme l'ancien recteur.

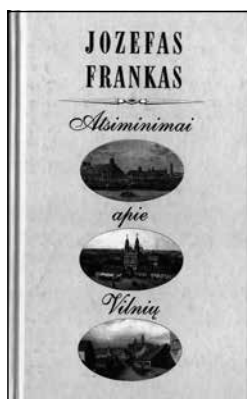
D'autre part, si l'on examine l'index général des Mémoires qui se trouve au tout début de l'œuvre, on a du mal à comprendre pourquoi à Vilna quelqu'un aurait décidé de faire disparaître le cinquième tome, qui relate les activités de Joseph Frank à Vienne, puis à Côme de 1824 à 1834/1835, y compris les trois longs séjours à Carlsbad, Dresde et Prague, mentionnés dans l'avant-propos du docteur De Carro.



Édition polonaise (1913) du tome I.

⁷ Philippe Edel, « Mémoires Frank : l'étonnant destin d'un témoignage historique de deux grands médecins liés à l'Alsace », *Revue d'Alsace*, n°142, 2016, p. 337-356.

On peut seulement imaginer que Joseph Frank ait été tenu au courant de ce qui se passait à Vilna après son départ par voie de correspondance ou par des rencontres et qu'il ait commenté les événements concernant l'université et surtout l'insurrection polonaise de 1830, ainsi que la fermeture de l'université de Vilna deux ans plus tard. Connaissant son légalisme et son respect pour les autorités (sans considérer son traitement de retraite, qu'un gouvernement polonais aurait pu couper), on peut également imaginer qu'il ait condamné l'insurrection et ceux parmi ses collègues et anciens élèves qui l'avaient appuyée. Donc, quelqu'un dans ce milieu, ainsi que quelqu'un de la haute société et des milieux intellectuels de la ville aurait pu décider de supprimer ce témoignage, à ses yeux gênant, si jamais on avait réussi à le publier.



Édition lituanienne
(2001) des tomes II et III.



Édition italienne
(2021) du tome III.

Note de l'éditeur : Giovanni Galli a traduit, pour le compte du Centre pour l'Histoire de l'Université de Pavie, les tomes I, II et VI des Mémoires Frank qui furent édités entre 2006 et 2010 par l'Institut Cisalpino de l'éditeur Monduzzi à Milan. Il a également traduit en italien le tome III, qui vient d'être publié par la maison Lariologo à Côme, et il travaille actuellement à la traduction du tome IV qui paraîtra prochainement chez le même éditeur, complétant ainsi le rêve du docteur De Carro. On notera également que l'ensemble des 5 tomes (I, II, III, IV, VI) sont par ailleurs parus en lituanien en deux volumes, en 2001 et 2015, aux éditions Mintis de Vilnius, sous une traduction de Genovaitė Dručkutė.

Guillotine, testicule et nain sauvage : les étonnements du chirurgien Larrey lors de sa visite au cabinet anatomique de Vilnius

Piotr Daszkiewicz, Philippe Edel

Dominique-Jean Larrey (1766-1842) marqua l'histoire de la médecine. Chirurgien en chef de la Grande Armée, il suivit l'empereur Napoléon dans toutes ses campagnes. Ce savant est aujourd'hui reconnu comme un de pionniers de la chirurgie militaire d'urgence. C'est à lui que la médecine doit l'idée qu'il faut apporter le plus rapidement possible aux blessés les soins sur le terrain. C'est à lui aussi que l'on doit l'invention des ambulances mobiles pour les transporter. Larrey écrivit les mémoires de ses campagnes de guerre qui constituent un précieux document, tant pour les historiens



Dominique-Jean Larrey.

du XIX^e siècle que pour les historiens des sciences. Larrey ne se limitait pas en effet à la description des batailles ou des détails de l'organisation du service de santé et des multiples opérations chirurgicales qu'il a pratiquées pour sauver les blessés. Il s'intéressait également à des sujets très variés et décrivit des maladies endémiques comme la « plique polonaise », ou encore l'industrie de l'ambre à Königsberg. En passant par les villes conquises par l'armée française, Larrey, dès que le temps le lui permettait, visitait les établissements scientifiques et surtout les collections d'histoire naturelle et les cabinets anatomiques. Il admira les préparations anatomiques à Berlin, dont une collection d'embryons aux malformations congénitales, les préparations parasitologiques comme les chrysalides de mouche dans l'estomac d'un cheval avec explications du cycle de vie de ce genre de parasites, ainsi qu'une collection d'amphibiens du genre Pipa, avec démonstration de la reproduction de ces curieux animaux. À Leipzig, Larrey visita le cabinet anatomique mais aussi l'observatoire et s'intéressa à la collection des télescopes et à l'astronomie.





Jacques Briotet.

La prise de Vilnius par l'armée napoléonienne lui donna l'occasion de visiter le cabinet anatomique de l'Université. Celui-ci avait été créé par Jacques Briotet (1746-1819). En collaboration avec Nicolas Regnier (1723-1800), il avait réuni une première collection anatomique à Vilnius. Cette collection fut particulièrement enrichie et développée par Louis Henri Bojanus (1776-1827). Le cabinet et son histoire furent l'objet de recherches scientifiques et de descriptions qui furent publiées¹. Władysław Zahorski (1858-1927) mentionna la visite de Larrey et, pour le médecin et savant polonais, son étonnante naïveté. Il pensa même qu'il fut une victime d'un canular d'étudiant.

Nous reproduisons ci-dessous le fragment de mémoires de Larrey² in extenso. Cependant, cette relation demande quelques mots d'explication. Il est certain que l'information sur l'invention ancienne de la guillotine par les Lituanais est totalement fautive. Les autres informations et « l'analyse » de Larrey sont pourtant compréhensibles dans leur contexte historique. Une si riche collection de crânes n'était pas une exception mais plutôt la règle dans les cabinets anatomiques. Ajoutons que, comme Bojanus s'intéressa beaucoup aux conceptions phrénologiques de Franz Joseph Gall (1758-1828), il avait pris soin que la collection craniologique de Vilnius soit parmi les plus importantes en Europe. L'homme « nain sauvage » vivant dans les forêts ainsi que les enfants élevés « dans la nature » passionnaient l'Europe savante des XVIII^e et XIX^e siècles. L'histoire de Joseph Ursin, l'enfant censé avoir vécu parmi les ours avant d'avoir été trouvé par des chasseurs dans une forêt de Lituanie, était citée à plusieurs reprises dans des ouvrages d'Histoire naturelle durant les deux siècles cités. Larrey a connu personnellement, comme il le mentionne dans ses mémoires, le célèbre Victor, « l'enfant sauvage de l'Aveyron », qu'il a rencontré chez son élève et ami Jean Itard (1774-1838). Rappelons que les recherches d'Itard sur ce malheureux sourd-muet sont à l'origine de plusieurs acquis en psychiatrie, psychologie infantile et en pédagogie. Rien d'étonnant à ce que la question d'un « nain sauvage » et de « l'enfant sauvage » ait interpellé Larrey lors de sa visite dans le cabinet anatomique de Vilnius.

¹ Les plus importantes sont les deux publications : F. Rymkiewicz, F. Adamowicz et J. Leonow, *Museum Anatomicum Caesariae Academiae Medico-Chirurgicae Vilnensis*. Vilnae 1842 et Wł. Zahorski, *Gabinet Anatomiczny Uniwersytetu i Akademii Medyko-Chirurgicznej w Wilnie*, Krytyka Lekarska 1900, R. 4, 1900, 10, p. 267-276.

² D.J. Larrey, *Mémoires de chirurgie médicale, et campagnes du baron D.J. Larrey*. Tome IV, Paris chez J. Smith, Imprimeur-Libraire, 1817.

Voici son texte :

L'un des professeurs nous fit voir un cabinet d'anatomie à peine commencé; nous y trouvâmes cependant quelques pièces assez curieuses surtout une collection des crânes d'un grand nombre de malfaiteurs. On les supplicie avec une espèce de guillotine en usage dans toute la Lithuanie depuis un temps immémorial. L'un de ces crânes appartenait à un homme fameux par ses crimes et son courage.



Le cabinet anatomique de Vilnius.

Après s'être plusieurs fois évadé des prisons, et être retombé dans les mains de la justice, il allait enfin subir le jugement capital auquel il avait été condamné, lorsque, pour s'échapper à ce genre de mort, il chercha à se détruire en se coupant les principaux organes génitaux. Il tenta cette opération avec un petit couteau peu acéré, qu'il avait eu l'adresse de cacher. Malgré plusieurs récidives, il put à peine ouvrir les bourses et mettre à nu l'un de ces organes. Pressé sans doute par le temps et par son impatience, il le saisit avec ses doigts, et l'arracha tout un coup. Le cordon spermatique se rompit au loin, dans le bas-ventre. À la plus vive douleur, succédèrent aussitôt une forte syncope et d'autres accidents graves qui firent suspendre l'exécution de ce criminel. On le transporta à l'hôpital, d'où il parvint à s'évader encore peu de temps après, pour reprendre son métier de braconnier. On avait trouvé dans la main de cet homme le testicule qu'il venait de s'arracher. Il fut mis dans de l'esprit de vin, où on le conserve. Le cordon a environ trois pouces de longueur.

On voit aussi, dans ce cabinet, le squelette d'un homme nain, dont la naissance n'avait pas été connue, et qu'on avait rencontré plusieurs fois dans les forêts de la Lithuanie, vêtu de peaux d'animaux non préparées. Son corps était couvert de poils. Il s'approchait rarement des habitations; il se nourrissait de chair d'animaux et de fruits sauvages, dont il faisait sans doute provision dans la belle saison. Voilà les seuls détails que nous avons pu recueillir sur la vie de cet homme, dont le crâne m'a paru avoir beaucoup de rapport avec la tête du sauvage de l'Aveyron, que j'avais vu chez M. le docteur Itard, à mon retour d'Égypte.

Le squelette du sauvage de la Lithuanie a beaucoup d'analogie avec celui de l'orang-outang. Le crâne est très-petit, comparativement à celui des personnes même de cette taille et de cet âge. Le front est presque nul, l'occiput est très-développé, et forme une saillie très-forte à la protubérance occipitale. Les deux mâchoires sont très-saillantes aux arcades dentaires; les dents incisives et canines, d'une blancheur éclatante, sont presque coniques, aiguës et, plus longues que dans l'état ordinaire. Les membres supérieurs ont plus de longueur que chez l'homme bien constitué; les inférieurs sont très-courts en proportion, et les calcanéums très-prolongés en arrière.

Je ne me permettrai aucune réflexion sur le caractère et les habitudes qui ont pu distinguer cet individu.

La Pietà de Strasbourg d'Antanas Mončys

Philippe Edel



Couverture du guide du cimetière Nord de Strasbourg.

À l'occasion du centenaire de la naissance du sculpteur lituanien Antanas Mončys qui vécut et travailla essentiellement en France, plusieurs événements et manifestations permirent, en cette année 2021, de redécouvrir des œuvres que l'artiste laissa à la postérité. Y figure notamment le nettoyage de la pierre tombale que le sculpteur réalisa en 1953 pour la sépulture de Veronika Karvelienė-Bakšytė à Strasbourg. Composée d'une stèle ornée d'une piéta enserrant une croix, l'œuvre est si belle et originale qu'elle servit à illustrer la couverture du récent guide du cimetière Nord que la Ville de Strasbourg consacra à cette nécropole.

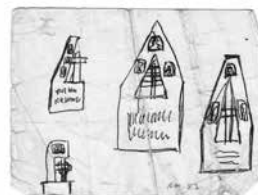
C'est dans le petit village de Mončiai (littéralement: les Mončys) situé dans le nord-ouest de la Lituanie, en Samogitie, qu'Antanas Mončys voit le jour le 8 juin 1921. Son père y est cultivateur et éleveur de chevaux. Le jeune Antanas fait ses études secondaires au lycée des franciscains de Kretinga qu'il achève en 1941. Puis il étudie l'architecture de 1941 à 1943 à l'université de Kaunas, alors capitale de la Lituanie. C'est l'époque où le pays est successivement occupé par l'Union soviétique, puis par l'Allemagne hitlérienne et à nouveau par les Soviétiques qui y resteront jusqu'en 1991. En 1944, contraint à l'exil, après un long périple il se retrouve dans des camps de « personnes déplacées » (DP) dans le sud de l'Allemagne. Il y rencontre le sculpteur Vytautas Kašuba qui lui confirme sa vocation pour la sculpture, qu'il étudie de 1947 à 1950 à l'École des arts et métiers de Fribourg-en-Brisgau (en zone d'occupation française), dirigée par l'artiste plasticien Vytautas Kazimieras Jonynas. Il y décroche son diplôme de sculpteur puis, grâce au soutien du gouverneur militaire Pierre Pène, il obtient une bourse du gouvernement français pour poursuivre ses études à Paris. Dans la capitale française, il s'imprègne de tous les courants artistiques et commence à exposer ses œuvres dès 1952, année où il obtient aussi sa première commande publique. Par la suite, ses travaux seront exposés en Allemagne, en France, en Italie, aux États-Unis et en Australie et enrichissent des collections privées et des musées des pays d'Europe occidentale. En 1989, après 45 ans de séparation forcée, il peut enfin, à l'âge de 68 ans et accompagné de son fils Jean-Christophe, revoir la Lituanie et rencontrer les

membres survivants de sa famille restés au pays sous le joug soviétique. Il ne profite cependant que très peu de cette ouverture car il décède en 1993. En 1999, un musée qui lui est entièrement consacré ouvre ses portes dans la cité balnéaire de Palanga, dans sa Samogitie natale.

C'est durant son exil en Allemagne occupée qu'Antanas Mončys fit la connaissance de Veronika Karvelienė-Bakšytė (1898-1952). C'était une personnalité connue dans son pays. Originaire également de Samogitie mais de la génération précédente, elle a travaillé après la Grande Guerre à l'agence de presse lituanienne ELTA à Kaunas, tout en poursuivant des études de philosophie, de philologie et de pédagogie en Allemagne, dans les universités de Munster, Munich et Königsberg où elle soutient sa thèse de doctorat. Épouse de Petras Karvelis, qui présida dans l'entre-deux-guerres la Banque agricole de Lituanie et deviendra ministre des Finances, elle crée une école populaire pour femmes et milite dans les organisations féminines catholiques dont elle devint la présidente. En 1945, elle se réfugie comme Mončys dans la zone française de l'Allemagne occupée où elle connaît également le sort des « personnes déplacées ». Accueillie d'abord à Tübingen, elle s'établit en 1950 à Strasbourg où elle décède en 1952, à 54 ans. On notera que sa fille, Ugnė Karvelis, qui l'a suivie à Strasbourg, deviendra – après l'effondrement de l'URSS en 1991 – la première déléguée permanente auprès de l'UNESCO de la Lituanie à nouveau indépendante.¹

Veronika Karvelienė-Bakšytė a été enterrée au cimetière Nord de Strasbourg, le plus grand de la ville. Sa tombe se trouve près de l'entrée de la nécropole, à la section 12 (rangée 1, tombe 23). C'est son mari Petras, toujours domicilié à Tübingen, qui commande la pierre tombale à Antanas Mončys. Plusieurs esquisses sont proposées par le sculpteur. Pierre de Boisdeffre, un diplomate et homme de lettres, ami de Mončys, semble participer au choix de l'ébauche définitive, comme le laisse supposer la mention de son nom sur une archive manuscrite. Réalisée au printemps 1953, la sépulture se compose d'une stèle ornée d'une pietà enserrant une croix et d'une dalle tombale horizontale. La stèle porte les inscriptions suivantes :

VERONIKA KARVELIENĖ – BAKŠYTĖ
DR. PHIL. 13.XII.1898 – 27.XII.1952
PRESIDENTE DES ORGANISATIONS
FEMININES CATHOLIQUES DE LITHUANIE



Esquisses pour la pierre tombale (A.M. 53).

¹ Voir également : Philippe Edel, « Vera Bakšytė, langue et survie d'un peuple », *La Revue de la BNU*, n°16, Strasbourg, 2017, p. 72-75.

Sur la dalle figurent deux symboles, une croix symbolique lituanienne et l'emblème des organisations féminines catholiques lituaniennes, ainsi que le texte suivant en lituanien :

ČIA ILSISI LIETUVOS KATALIKIŲ MOTERŲ
ORGANIZACIJŲ SĄJUNGOS PIRMININKĖ,
VISĄ SAVO GYVENIMĄ PAŠVENTUSI LIETUVĖS
MOTERS DALIAI PALENGVINTI

En fait, les deux dernières lignes du texte lituanien n'apparaissent pas dans l'inscription en français :

ELLE A CONSACRE TOUTE SA VIE A FACILITER
LE SORT DE LA FEMME LITUANIENNE

Sur le côté droit de la stèle figure discrètement la signature :

A. MONČYS



Antanas Mončys et son épouse
Florence devant la tombe (1953).

Le matériau utilisé par Antanas Mončys pour réaliser le monument est le calcaire coquillier, aussi appelé Muschelkalk. C'est une pierre de taille qui sert dans la construction, mais également, depuis l'Antiquité, pour la réalisation de monuments, jusqu'aux plus prestigieux tel le temple de Zeus à Olympie. Comme évoqué plus haut, la direction du cimetière Nord de Strasbourg, sans connaître le nom et l'origine du sculpteur (aucune mention de l'artiste n'y figure), a choisi l'œuvre de Mončys afin qu'elle apparaisse, non seulement parmi les 100 plus remarquables monuments de cette nécropole (sur 12 600 sépultures) dans le guide qui leur fut consacré en 2011, mais aussi qu'elle orne même la couverture de l'opuscule.

Après plusieurs décennies de dégradations dues aux vicissitudes du temps et aux intempéries, la sépulture méritait un « lifting ». En 2021, le ministère lituanien des Affaires étrangères, à l'initiative de sa Représentation permanente auprès du Conseil de l'Europe à Strasbourg et avec les conseils du Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, confia à une entreprise locale le soin d'effectuer un nettoyage de la tombe.

On notera que cette œuvre de Strasbourg fut la première pierre tombale que réalisa Mončys. Elle fut suivie par plusieurs autres, également pour des

personnalités lituaniennes en exil. C'est le cas notamment de celles de l'ancien premier ministre Ernestas Galvanauskas, réalisée en 1969 à Aix-les-Bains, du diplomate Bronius Kazys Balutis, en 1970 à Londres, de Ona Greimas, l'épouse du célèbre linguiste et sémioticien français d'origine lituanienne, en 1983 à Condé-sur-Huisne. À noter aussi qu'en 1979, à la mort de son père (qu'il n'avait pas revu depuis son départ de Lituanie), il réalisa une maquette de pierre tombale qu'il fit parvenir à sa famille et qui fut exécutée sur place par un tailleur de pierre lituanien. C'est sous cette stèle au cimetière de Grūšlaukis (Grūšlaukė), un village près de Kretinga, que reposent également aujourd'hui sa mère et ses propres cendres².



Détail de la Pietà.

En Lorraine, Antanas Mončys participa également, de 1955 à 1957, à la restauration de la cathédrale de Metz, avec les frères Jan et Joël Martel dont il avait épousé la fille du premier, Florence. Il y réalisa une vingtaine de chimères. Pour leur part, les frères Martel réaliseront à Pfstatt, près de Mulhouse, un étonnant monument aux morts représentant deux Alsaciennes, l'une triomphante et l'autre éplorée.

Outre les *Cahiers Lituaniens*, avec l'article de Mathilde Desvages, intitulé « Antanas Mončys : "créer, c'est s'identifier" » (n°12, 2013, p. 35-40) et deux couvertures de la revue (n°4, 2003 : *La porteuse d'eau* ; n°12, 2013 : *Léda et le cygne*), la vie et l'œuvre d'Antanas Mončys ont fait l'objet de plusieurs ouvrages largement illustrés, édités en français ou en lituanien ou avec résumé ou postface dans l'autre langue, dont le lecteur trouvera ci-dessous les titres.

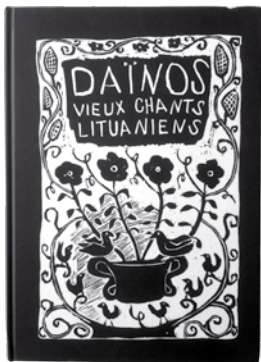
- Viktoras Liutkus et Eugenijus Karpavičius, *Antanas Mončys*, Vilnius, 'artseria' / LDS Dailės leidybos ir infomatijos centras, 2003, 136 pages (en lituanien, avec résumé en anglais et en français).
- Alvin Kessedjian et Jean-Christophe Mončys, *Antanas Mončys. Sculptures, dessins, collages*, Paris, L'Humaine Comédie, 2007, 96 pages (en français).
- Danutė Zovienė (dir.), *Antano Mončio susirašinėjumai*, Vilnius, Dailininkų sąjungos leidykla 'artseria', 2015, 448 pages (en lituanien, avec postfaces en français et anglais).
- Viktoras Liutkus (dir.), *Antanas Mončys et son entourage*, Vilnius, Lietuvos dailės muziejus. Musée des Beaux-Arts de Lituanie, 2016, 194 pages (en lituanien et en français).
- Jean-Christophe Mončys, *Mon père Ant, 100 souvenirs avec Antanas Mončys*, Vilnius, Editions Aukso Žuvis, parution prévue fin 2021, 100 illustrations, environ 200 pages, (deux éditions distinctes, en français et en lituanien).

² L'auteur remercie Jean-Christophe Mončys, Loreta Turauskaitė et Aistė Cottart pour leur aide.

Daĩnos, vieux chants lituaniens

Philippe Edel

En 1948 parut à Fribourg-en-Brisgau un ouvrage intitulé en français : *Daĩnos, vieux chants lituaniens*. Signé par la folkloriste Gražina Krivickienė et illustré par le peintre et graveur Viktoras Petravičius, il s'agissait d'un recueil de vieux chants populaires lituaniens publié par les Éditions Erwin Burda dans la collection 'Les documents de l'art lituanien' dirigée par Vytautas Kazimieras Jonynas et Aleksis Rannit. Rappelons que Fribourg se trouvait à cette époque dans la zone française d'occupation de l'Allemagne (Bade, Sud-Wurtemberg, Rhénanie-Palatinat) où s'étaient réfugiés plusieurs milliers de Lituaniens à la fin de la Seconde guerre mondiale. La direction de l'enseignement et de la culture du gouvernement militaire français en Allemagne était assurée, depuis Baden-Baden, par Raymond Schmittlein, un Alsacien grand ami de la Lituanie où il avait travaillé avant-guerre comme attaché culturel à la Légation de France et assuré le secrétariat général de la Société lituano-française de Kaunas. À Fribourg justement, Schmittlein créa sur fonds publics français une école des arts et métiers à l'intention des jeunes artistes réfugiés des pays d'Europe centrale fuyant le joug soviétique. Il en confia la direction à V. K. Jonynas, un des artistes plasticiens lituaniens les plus renommés du XX^e siècle que Schmittlein avait connu à Kaunas. Quant au coéditeur du recueil, Aleksis Rannit, un poète estonien époux de la cantatrice lituanienne Gražina Matulaitytė, également réfugié à Fribourg, il est notamment connu pour ses traductions de la poésie lituanienne en estonien, russe, allemand et anglais.

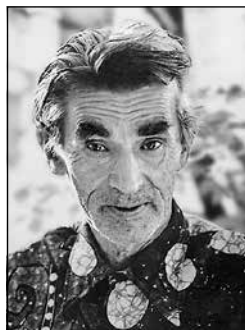


Bien que le recueil porte un titre français, les quatre-vingt-dix daĩnos recueillis par Gražina Krivickienė (1908-1998) sont publiés dans leur langue originale. Les préfaces et postface sont également en lituanien, accompagnées de leur traduction en anglais et, pour l'une d'elles, en français traduit de l'allemand par Alfred Speiser, lecteur à l'université de Fribourg. Quant à l'illustrateur du recueil, Viktoras Petravičius (1906-1989), après avoir fait des études de beaux-arts à Kaunas et à Paris avant-guerre, puis les avoir enseignés à Kaunas et à Vilnius, il s'était installé en 1945 à Munich où il ouvrit son propre studio d'art avant de s'installer en 1949 à Chicago où il vécut jusqu'à sa mort. La préface de l'ouvrage est due à Jonas Balys (1909-2011), un ethnologue et folkloriste originaire de la région de Kupiškis. En 1944, Balys émigra aussi à

Fribourg-en-Brisgau et y travailla dans les Archives allemandes de chansons folkloriques (*Deutsche Volksliedarchiv*), sous la direction du médiéviste et germaniste John Meier. Il y étudia les contes populaires lituaniens qu'il avait rapportés de son pays et écrivit plusieurs études sur le sujet en allemand, puis en anglais lorsqu'il émigra aux États-Unis.

En 2008, la revue *Krantai* de Vilnius a réédité en facsimilé ce précieux recueil devenu introuvable, grâce à Irena Raulinaitienė (Glendale, Californie), une des sponsors de cette réédition, et à Helmutas Šabasevičius, de la rédaction de *Krantai* qui nous a autorisé à reproduire en français les textes et illustrations qui suivent.

Nous avons choisi de publier ci-après la préface de Jonas Balys, ainsi que les premiers dainos du recueil (5 à 9), en version originale avec leur traduction.



Viktoras Petravičius.

PRÉFACE AU RECUEIL DE DAINOS

La poésie populaire nous charme par sa simplicité et sa naïveté sincère, par la présentation de la vie de l'homme naturel dans sa spontanéité et la manifestation directe de ses sentiments. Ses moyens d'expression sont eux aussi très simples, et en même temps profondément poétiques, parce que la nature et la poésie sont intimement liées.

Le créateur populaire puise les thèmes de ses œuvres dans son environnement proche, l'homme et le créateur lui-même en étant le centre. Profondément humaine, cette poésie simple demeure attrayante, même de nos jours, pour l'habitant moderne de la grande ville, comme l'eau pure de la source qui ranime le voyageur épuisé sur un chemin poussiéreux.

La poésie populaire lituanienne, autrement dit les dainos, est devenue célèbre dès le XIX^e siècle chez les amateurs de littérature et les ethnographes dans de nombreux pays d'Europe. Plusieurs milliers de dainos ont été imprimés, plus de cent cinquante mille demeurent manuscrits, environ deux mille ont été traduits dans des langues étrangères, il existe même des traductions en espéranto et en yiddish.

Le recueil donne un aperçu des dainos d'une seule région de Lituanie. Il y a encore quelques dizaines d'années, on les chantait fréquemment dans la partie méridionale de la Lituanie, à la croisée des régions de Suvalkija et Dzūkija, qui se signalent par l'abondance et la beauté de leurs dainos. L'autrice du recueil, Gražina Krivickienė, a entendu et chanté elle-même depuis son enfance tous ces dainos. Sa mère Elzbieta Kubiliūtė-Gustaitienė (née en 1876), ayant passé toute

sa vie dans le district de Liudvinavas et à Išlaužas, était devenue dans toute la région une chanteuse célèbre, qui connaissait environ trois cents dainos. Beaucoup d'entre eux lui avaient été appris par sa grand-mère. Sa fille Gražina les apprit à son tour. Comme elle aimait beaucoup le chant populaire, elle collabora activement à la collecte des dainos : aux temps de la Lituanie indépendante, elle en consigna plusieurs centaines. Exilée, privée de son pays et de sa mère restée là-bas, elle retranscrivit de mémoire les dainos de celle-ci, pour les transmettre à ses filles. Ainsi fut créé un recueil de plus de deux mille chants, dont après sélection, seul un tiers fut réuni dans cet ouvrage. Ceux marqués du nom de lieu « Liudvinavas » ont été appris dans les villages d'Armoniškiai et Starabūdiškiai, et ceux marqués « Vilkaviškis » concernent le manoir de Kumečiai.

Voici quelques remarques sur le caractère et le contenu de ces dainos. Dans la poésie populaire lituanienne prédomine l'élément lyrique. C'est une poésie de l'humeur qui émane du cœur de celui qui chante et l'accompagne toute sa vie dans les heures joyeuses comme dans les moments douloureux. Le peuple lituanien n'a pas de grandes œuvres épiques. On compte néanmoins un nombre assez important de ballades (...). Elles ont plus un caractère universel et nombre d'entre elles sont aussi connues des peuples slaves. Peut-être seront-elles les plus intéressantes pour les folkloristes. Toutefois, ce sont les dainos purement lyriques qui revêtent la forme la plus forte et la plus originale de la poésie populaire lituanienne. Ces œuvres sont le reflet de toutes les facettes de la vie humaine.

Les dainos montrent que, pour les Lituanien, la famille est le point d'appui de la personne. La vie est triste sans parents, sans frères, sans sœurs, sans une fille ou un garçon que l'on aime. La solitude et l'enfermement sont insupportables pour un Lituanien ; il cherche la compagnie de son semblable. Si, à quelque moment il est vraiment seul, alors il parle à un cheval, à une branche d'obier ; quant à la fille, elle parle aux fleurs. C'est pour cette raison que le sort des orphelins est ressenti de façon particulièrement douloureuse : ces dainos sont les plus sensibles de toute la poésie populaire lituanienne (9-13). L'orpheline, n'ayant plus ses parents, trouve l'apaisement dans l'idée que les astres du ciel la consoleront : la Lune [genre masculin en lituanien] sera comme un père, le Soleil [féminin] comme une mère (12).

Les relations avec les parents sont sincères. Pourtant, quand une fille commence à s'intéresser à un garçon ou un garçon à une fille, ils éprouvent souvent de la gêne à dire tout de suite aux parents toute la vérité et tentent de la nier par des arguments habilement imaginés, ce qui est facile à comprendre : ce ne sont pas des mensonges, mais un aveu poétique (7).

Il est compréhensible que dans les dainos l'amour soit le thème principal. Une grande partie de nos dainos populaires, d'une manière ou d'une autre – les uns plus nettement, les autres de façon plus cachée – abordent ce domaine. Et si dans notre pays, les relations des jeunes gens se signalent par cette même sincérité naïve, dans les anciens dainos pourtant on évite d'employer le mot « amour » et on

s'exprime au moyen de symboles. Les attributs de la jeune fille sont le lys, la rue [fleur symbole de virginité en Lituanie], la bague et la couronne, ceux du jeune homme le chapeau, le trèfle et le cheval. Les jeunes Lituaniennes n'aiment pas les soldats ni les aventuriers. Leur idéal est l'homme qui travaille la terre (34). Surtout, on ne peut se fier aux jeunes étrangers, qui sont une menace de perfidies (26, 29, 33). L'honnêteté est très prisée. Un père furieux noie sa fille, qui a « bradé sa bague et sa couronne avec de jeunes châtelains », alors que ses frères ne sont pas si sévères et plutôt enclins à pardonner à leur sœur (28). Le garçon se préoccupe beaucoup moins de son chapeau, car il pense que plus de choses lui sont permises (31). Bien sûr, malentendus, déceptions et ruptures ne manquent pas non plus entre les jeunes gens. Pourtant, tout cela n'est pas pris au tragique comme dans les chants populaires d'autres peuples : il suffit d'une conversation, on se sépare sans recourir au poignard ou au poison (32). Le garçon n'apprécie pas une fille qui prend de grands airs (23). Venu à cheval chez la jeune fille, il ne met pas pied à terre tant qu'elle-même ne sort pas pour l'accueillir (21). Une telle retenue chez le jeune homme, cette façon d'éviter de « s'imposer par sa présence », nous les remarquons fréquemment dans nos dainos. À sa bien-aimée malade, le jeune homme parle avec beaucoup de sensibilité, bien qu'elle n'accorde que peu de foi à ses paroles : les vivants doivent vivre la vie des vivants (30).

Le contraire de la rue, symboliquement, est la fleur de lin : accrochée derrière les nattes, la fleur de lin signifie la fin du statut de jeune fille, de l'insouciance des jeunes années et de la liberté (35). Le champ de lin et les travaux liés au lin sont souvent mentionnés dans nos dainos : c'était autrefois l'occupation la plus importante et la plus caractéristique des femmes lituaniennes. Pour tisser les toiles blanches de la dot – ce qui était l'orgueil de toute jeune fille – il fallait tout d'abord posséder du lin. C'est pourquoi la jeune fille était aussi souvent rencontrée dans un champ de lin.

Les jours de la jeunesse prennent le plus souvent fin avec le mariage. Les chants de noces sont très nombreux (38-56). La jeune fille (parfois aussi le jeune homme) s'y montre très réticente à quitter la maison de ses parents et elle imagine la vie conjugale sous des couleurs sombres. Ces dainos révèlent la force du lien avec la maison natale et la famille. Les noces sont un événement important de la vie, quand il faut se séparer de sa communauté d'origine (tribu) et entrer dans une nouvelle, sans savoir quel sort vous y attend. La tristesse des chants de noces montre justement le grand attachement à sa famille et à son clan. Il existe cependant aussi des chants de noces gais, à caractère humoristique (53-56).

Les Lituaniens aiment également chanter en travaillant. Souvent, dans ces dainos, on évoque non seulement le travail lui-même, mais aussi le jeune homme ou la jeune fille à la tâche (58, 59).

Les Lituaniens apprécient les joyeux rassemblements communautaires, banquets et réunions pour boire dont les occasions ne manquent pas : fêtes annuelles, achèvement d'un travail, repas de baptême, noces. Inviter chez soi famille, voisins

et connaissances, bien les régaler et, après le dur labeur quotidien, passer joyeusement quelques heures avec eux est pour les Litوانيens une chose indispensable. Durant de tels rassemblements et festins, on chante des dainos à caractère joyeux, riches en esprit et humour (63-71).

Les dainos humoristiques par excellence [en français dans le texte] étant assez appréciés des Litوانيens, on ne peut dire qu'ils ne sauraient que geindre, ils savent aussi rire (72-82). On aime transposer les relations humaines dans le domaine des animaux et des végétaux : on chante volontiers les noces des bêtes et des oiseaux (73), la mort du moustique (72), la guerre des champignons (74). Un Lituanien de joyeuse humeur peut aussi être grossier (67, 83).

La guerre occupe une place importante dans la création populaire de tous les peuples. Les Litوانيens ont dû beaucoup guerroyer, souvent contre un ennemi plus puissant, et il n'est pas rare que l'histoire nous renseigne sur les grandes victoires lituanienes. Pourtant la guerre n'est pas représentée dans les dainos comme un noble exploit, mais comme une nécessité. Les Litوانيens n'admirent pas les visions sanglantes du champ de bataille, ils n'aiment pas se glorifier exagérément de leur audace, ni enfler leurs victoires. La ballade n°88 évoque bien l'atmosphère caractéristique des chants guerriers lituanienes : ce n'est pas la guerre en elle-même mais la relation du soldat avec ses proches qui en est le thème central. L'atmosphère triste et le sort pénible du soldat se reflètent très nettement dans nos dainos.

Ce recueil présente aussi quelques dainos dits modernes, créations populaires qui suivent les règles de la poésie livresque (53,78). Dans un passé très récent, on les chantait aussi volontiers en diverses occasions.

*Fribourg-en-Brisgau, 6 avril 1948
Dr Jonas Balys*



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 209.



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 132.

Tu mano motinėle

(5)

Tu mano motinėle,
Močiute sengalvėle,
Tai tu turėjai didį vargėlį,
Kol mane užauginai.

Naktelę an rankelių,
Dienelę ant akelių,
Tu pražiūrėjai šviesias akeles,
Prarymojai rankeles.

Pas močiutę augau

(6)

Pas močiutę augau,
Valelę turėjau: (2x2)
Kas rytelį vakarėlį
Jaunimėlinėjau. (2x2)

Jaunimėlinėjau,
Vario vartus kėliau. (2x2)
Ir ištiko šiaurus vėjas,
Nupūt' vainikelį. (2x2)

Paskui maneėjo
Trys jauni bernliai. (2x2)
Du pažinau, du pažinau,
Trečio nepažinau. (2x2)

Jei broleliai rado
Rūtų vainikėlį, (2x2)
Tai nešiosiu, tai dėvėsiu
Da trejis metelius. (2x2)

Jei bernelis rado
Rūtų vainikėlį, (2x2)
Nenešiosiu, nedėvėsiu
Nė šio rudenėlio. (2x2)

Toi ma petite maman

(5)

Toi ma petite maman,
Vieille mère aux cheveux blancs,
Pour toi que de tracas,
Tout le temps que tu m'élevas.

La nuit sur tes bras,
Le jour sous tes regards,
Tu as usé tes yeux clairs,
Tu as lassé tes bras dans l'attente.

J'ai grandi chez ma chère mère

(6)

J'ai grandi chez ma chère mère,
J'ai eu beaucoup de liberté : (2x2)
Chaque matin chaque soir
Je partais m'amuser. (2x2)

Je partais m'amuser,
J'ouvrais la porte de cuivre. (2x2)
Et le vent du nord a soufflé,
Ma couronne, il l'a emportée. (2x2)

Sur mes pas, sur mes pas,
S'en venaient trois jeunes hommes. (2x2)
J'en connaissais deux, j'en connaissais deux,
Le troisième, je ne le connaissais pas. (2x2)

Si mes frères ont trouvé
Ma couronne de rue, (2x2)
Je la porterai, je la garderai
Trois années encore. (2x2)

Si un jeune homme a trouvé
Ma couronne de rue, (2x2)
Je ne la porterai pas, je ne la garderai pas
Même l'automne venu. (2x2)

Per girią girelę

(7)

Per girią girelę
Saulutė tekėjo,
Už stiklelio langelio
Močiutė sėdėjo.

Pareina dukrelė
Viešuoju keleliu.
Klausinėja močiutė
Jaunosios dukrelės.

– Kur buvai, dukrele,
Kur tu vaikštinėjai?
Kodėl tavo sukneles
Rasėlė užkrėtė?

Kodėl tavo sukneles
Rasėlė užkrėtė?
Kodėl tavo vainikėlį
Šalnelė užgavo?

– Lydėjau brolelį
Viešuoju keleliu,
Su broleliu po berželiu
Žodelį kalbėjau.

Tai te mano sukneles
Rasėlė užkrėtė,
Tai te mano vainikėlį
Šalnelė užgavo.

– Netiesa, dukrele,
Bernelį lydėjai,
Su berneliu po berželiu
Žodelį kalbėjai.

Tai te tavo sukneles
Rasėlė užkrėtė,
Tai te tavo vainikėlį
Šalnelė užgavo.

Dans la forêt profonde

(7)

Dans la forêt profonde
Le soleil se levait,
Derrière la fenêtre
La mère se tenait.

Voici que sa fille revient
Par le grand chemin.
La mère questionne
Sa jeune fille chérie.

– Où étais-tu, ma fille,
Où t'es-tu promenée ?
Pourquoi ta robe
Est-elle mouillée de rosée ?

Pourquoi ta robe
Est-elle mouillée de rosée ?
Pourquoi ta couronne
Est-elle gâtée par la gelée ?

– J'étais avec mon frère
Sur le grand chemin,
Mon frère et moi sous un bouleau
Avons dit quelques mots.

C'est pour cela que ma robe
Est mouillée de rosée,
Pour cela que ma couronne
Est gâtée par la gelée.

– Ce n'est pas vrai, ma fille,
Tu étais avec un jeune homme,
Lui et toi sous un bouleau
Avez dit quelques mots.

C'est pour cela que ta robe
Est mouillée de rosée,
Pour cela que ta couronne
Est gâtée par la gelée.

– Tai tiesa, močiute,
Tai tikri žodeliai –
Su berneliu po berželiu
Žodelį kalbėjau.

– Tu as raison, chère mère,
Tes paroles sont vraies –
Avec le jeune homme sous un bouleau
J'ai dit quelques mots.

Anksti rytą keldama

(8)

Anksti rytą keldama,
Per dvarelį aidama,
Išgirdau girdėjau
Gegužėlę kukuojant.

Ne gegutė kukavo,
Tik močiutė dejavo –
Budino žadino
Dukterėlę iš miego.

– Keik, dukrele, pamigai,
Kelk, jaunoji, pamigai,
Per ilgai pamigai
Aukštajame svirnely.

- Ne miegelį miegojau,
Tik dūmelę dūmojau,
Dūmojau galvojau,
Vainikėlį dabojau.

*

Anksti rytą keldama,
Per dvarelį aidama,
Išgirdau girdėjau
Karvelėlį burkuojant.

Ne karvelis burkavo,
Tik tėvelis dejavo –
Budino žadino
Sūnužėlį iš miego.

Levée de bon matin

(8)

Levée de bon matin,
Allant par le domaine,
J'ai entendu j'ai écouté
Le coucou chanter.

Ce n'est pas le coucou qui chantait,
Juste la mère qui gémissait –
Qui éveillait qui réveillait
La jeune fille de son sommeil.

– Debout, ma fille, assez dormi,
Debout, la jeune, assez dormi,
Trop longtemps tu as dormi
Dans la haute grange.

– Je n'ai pas du tout dormi,
J'étais prise dans mes pensées,
J'ai rêvassé, j'ai réfléchi,
Ma couronne je l'ai gardée.

*

Levée de bon matin,
Allant par le domaine,
J'ai entendu j'ai écouté
Le pigeon roucouler.

Ce n'est pas le pigeon qui roucoulait,
Juste le père qui grondait –
Qui éveillait qui réveillait
Le fils de son sommeil.

- Kelk, sūneli, pamigai,
Kelk, jaunasis, pamigai,
Per ilgai pamigai
Su jaunąja mergele.

- Ne miegelį miegojau,
Tik dūmelę dūmojau,
Dūmojau galvojau,
Mergužėlę viliojau.

Sunku akmenėliui (9)

Sunku akmenėliui
An kelio gulėtie,
Sunkiau našlaitėlei
An svieto gyventie. (2x2)

Sunku akmenėliui,
Kai per jį važiuoja,
Sunkiau našlaitėlei,
Kai an jos meluoja. (2x2)

- Debout, mon fils, assez dormi,
Debout, le jeune, assez dormi,
Trop longtemps tu as dormi
Avec la jeune fille.

- Je n'ai pas du tout dormi,
J'étais pris dans mes pensées
J'ai rêvassé, j'ai réfléchi,
Une jeune fille j'ai charmé.

Pénible sort pour une pierre (9)

Pénible sort pour une pierre,
Se retrouver sur le pavé,
Plus pénible pour une orpheline
De vivre en société. (2x2)

Pénible sort pour une pierre,
Se faire marcher dessus,
Plus pénible pour une orpheline
De subir les calomnies. (2x2)

Traduit par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis



Viktoras Petravičius, extrait de *Dainos, vieux chants lituaniens*, 1948, p. 26.

Turiny

Lietuviai Imanuelio Kanto akimis

Ona Aleknavičienė, Lietuvių kalbos instituto Raštijos paveldo tyrimų centro vyriausioji mokslo darbuotoja, Vilnius

Prancūzijos represijų įkaltai Lietuvoje (1918 m.)

Julien Gueslin, muziejaus „La Contemporaine“ - Nanterre kuratorius, mokslinių tyrimų partneris Strasbūro ir Paryžiaus I universitetuose

Juozapo Franko atsiminimų romanas

Giovanni Galli, istorikas, Juozapo Franko atsiminimų italų kalbą vertimo kuratorius, Milan

Giljotina, sėklidės ir laukinis nykštukas: chirurgo Larrey nuostaba apsilankymo Vilniaus anatomijos kabinete metu

Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus, Paryžius

Antano Mončio Pietà Strasbūre

Philippe Edel, Elzaso-Lietuvos istorijos bendrija, Strasbūras

Senosios lietuvių liaudies dainos

Tekstų pristatymas. Gražina Krivickienė, Jonas Balys. Vertė Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis

Summary

Lithuanians as Seen by Immanuel Kant

Ona Aleknavičienė, head researcher at the Research Center for written language, Lithuanian Language Institute, Vilnius

French Reprisal Hostages in Lithuania (1918)

Julien Gueslin, curator of the Musée de La Contemporaine, Nanterre, and research partner at the Universities of Strasbourg and Paris I

Joseph Frank's Memoir Novel

Giovanni Galli, historian, curator of the Italian translation of the Memoirs of Joseph Frank, Milan

Guillotine, Testicles and Wild Dwarf: the Astonishment of Surgeon Larrey During his Visit to the Anatomical Cabinet in Vilnius

Piotr Daszkiewicz, science historian, Museum of Natural History, Paris

The Strasbourg Pietà by Antanas Mončas

Philippe Edel, Alsace Lithuania History Circle, Strasbourg

Dainos, Old Lithuanian Folk Songs

Presentation of texts. Gražina Krivickienė, Jonas Balys. Translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis

